

Véronique
de Bure

Une confession



ROMAN
Stock

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[24](#)

[25](#)

[26](#)

[27](#)

[28](#)

[29](#)

[30](#)

[31](#)

[32](#)

[33](#)

[34](#)

[35](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[48](#)

[49](#)

[50](#)

[51](#)

[52](#)

[53](#)

[54](#)

[55](#)

[56](#)

[57](#)

[58](#)

[59](#)

[60](#)

[61](#)

[62](#)

[63](#)

[64](#)

[65](#)

[66](#)

[67](#)

[68](#)

[69](#)

[70](#)

[71](#)

[72](#)

[73](#)

[74](#)

[75](#)

[76](#)

[77](#)

[78](#)

[79](#)

[80](#)

[81](#)

[82](#)

[83](#)

[84](#)

[85](#)

[86](#)

[Épilogue](#)

OceanofPDF.com

© Éditions Stock, 2009
978-2-234-06560-4

OceanofPDF.com

*À mon père, parti sur l'autre rive
À Erwan, l'enfant du puits
À Titien, né sept ans après*

OceanofPDF.com

La messe était belle. J'ai reconnu çà et là quelques personnalités, la plupart de vos confrères académiciens, bien sûr, des politiques, l'un de vos éditeurs aussi, celui à qui vous devez d'avoir rédigé peut-être le plus beau de vos livres, vos mémoires. Et pourtant, tout vous opposait, me disiez-vous. Il était votre contraire. Sans doute est-ce pour cette raison que lui seul a su vous conduire au fond de vous-même, lui votre envers, comme un miroir inversé qui vous a permis de tourner un moment le dos aux occupations présentes afin de remonter le temps.

La cérémonie fut sobre. Pas de grands discours. Dans cette chapelle des Invalides chère à votre cœur, monseigneur Lustiger a retracé une à une les quinze stations de votre Chemin de Croix, celui que vous aviez peint dix-huit années plus tôt. Combien de fois m'aviez-vous incitée à aller le voir. Je l'ai vu aujourd'hui, pour la première fois, les yeux humides. Je ne regrette pas d'avoir attendu, je ne l'aurais pas regardé avec autant d'émotion si j'y étais allée avant.

Après la messe, en présence de madame Bernadette Chirac, on vous rendit les honneurs dans la cour des Invalides. La pluie s'était affaiblie. Nous étions parqués entre des barrières de métal : la famille, peu nombreuse ; les académiciens ; les politiques ; et les autres, les anonymes. J'étais parmi les anonymes.

J'échangeai quelques mots avec Gonzague que je n'avais pas revu depuis longtemps, saluai Bernard Billaud, visiblement très ému, et je m'éclipsai.

En quittant les Invalides, je hâtai le pas vers le métro. J'avais rendez-vous pour déjeuner du côté du pont de l'Alma, dans un restaurant italien. Je n'avais pas très faim, tout cela m'avait un peu remuée. Celui que j'allais retrouver n'aimait guère attendre, et j'étais en retard. J'étais dans un état étrange, cette cérémonie m'avait replongée des années en arrière, au temps de notre histoire. Je me rappelai notre première rencontre, puis ce cheminement que nous avons fait ensemble, notre lien qui s'était distendu depuis deux ans. J'étais triste soudain.

Il était attablé un peu à l'écart dans un recoin sombre du restaurant. Je ne l'ai pas vu tout de suite. Cela m'a fait du bien de le trouver. Sa bouille rieuse, son allure de clown un peu las, mi-clochard mi-dandy, m'ont rendu mon sourire. Même si, alors qu'il me parlait, s'attachait à me faire rire, ma tête demeurait ailleurs. Je ne pensais qu'à vous.

Je n'ai pas mangé grand-chose. Nous avons bu du vin, j'en avais besoin. Alors je me suis mise à lui parler de vous.

OceanofPDF.com

J'avais vingt-huit ans.

Je n'avais rien lu de vous. Pas une ligne. Je savais à peine le propos de vos écrits.

L'on disait que vous étiez « le plus grand philosophe chrétien vivant ». Vous étiez l'intime d'un pape, un proche du général de Gaulle ; vous receviez des confidences aussi bien de Jacques Chirac que de François Mitterrand ; vous entreteniez d'étroits liens d'amitié avec l'impératrice du Japon et le roi des Belges. Voilà, c'est à peu près tout ce que je sais de vous à l'époque.

À *Apostrophes*, je vous avais regardé débattre avec maître Gisèle Halimi. L'œil malicieux, vous sembliez ravi de vous trouver aux prises avec cette femme brillante et jolie, assise tout près de vous et pourtant si loin de vous. Je vous écoutais, émerveillée.

C'est ce soir-là, indomptable et bondissant sur votre fauteuil, à côté d'un Bernard Pivot désespéré – exaspéré ? – qui ne parvenait plus à vous faire taire, que vous m'avez séduite.

OceanofPDF.com

Vous souvenez-vous de ma première visite rue de Fleurus ?

Je suis arrivée chez vous à neuf heures précises.

J'eus à peine le temps de sonner que déjà vous m'ouvriez votre porte. Était-elle même fermée, je ne le sais pas. Lors des visites qui devaient suivre, elle serait toujours entrouverte. N'importe qui aurait pu entrer. On vous le disait, ce n'est pas sérieux, on ne sait jamais, à notre époque, vous savez. Vous vous en moquiez. Lorsqu'on venait vous chercher, vous attendiez derrière la porte entrebâillée, déjà revêtu de votre manteau gris foncé, votre écharpe rouge nouée autour du cou et votre feutre vissé sur le crâne : « Allons-y ! »

– Vous êtes une horloge !

Ce furent vos premières paroles.

J'étais venue recenser les éditeurs qui avaient publié vos œuvres à l'étranger. D'un geste leste de votre canne vous avez pointé une porte de placard, toute proche de votre portrait de Pascal, immuable sur son chevalet : « C'est là ! »

J'ouvris le placard, prête à démarrer, bloc-notes et crayon en main. Une dizaine de volumes dégringolèrent, laissant sur ma jupe noire des empreintes grises. Cela n'eut pas l'air de vous émouvoir. Alors, relevant ma jupe, je m'assis en tailleur sur la moquette et, attrapant le premier ouvrage, m'attelai à la tâche.

Elle ne réclamait, fort heureusement, qu'une concentration minimale, un travail de l'esprit quasi nul. Car à peine avais-je ouvert le premier volume que vous approchiez un fauteuil, vous vous y posiez et, les deux mains appuyées sur votre canne devant vos genoux, vous commenciez à parler.

Vous ne vous arrêteriez que quatre heures plus tard lorsque, ayant dompté les ouvrages étrangers qui reposaient désormais sagement alignés sur les rayons du placard, mon petit bloc sous le bras, je pris congé.

Le lendemain à l'aube – il devait être sept heures du matin –, le téléphone me réveillait. Vous m'appeliez pour me remercier d'avoir mis de l'ordre dans votre maison. Peu après, vous m'avez envoyé un livre

que vous aviez publié en 1961, intitulé *Une femme dans la maison*. Vous aviez rayé le « la » pour écrire à la place « ma ». Et, juste à la fin de la ligne de titre, « Une femme dans *ma* maison », vous aviez apposé trois points :

« ... Véronique. »

OceanofPDF.com

Lorsque je l'ai revu brièvement la semaine suivante, je lui ai apporté un exemplaire de vos *Lettres ouvertes*. Il m'en restait quelques-uns à la maison et il souhaitait le lire. Il m'a remerciée, m'a assuré qu'il me le rendrait très vite. Il vous connaissait, bien sûr, mais n'avait rien lu de vous. Ce livre était une manière simple d'accéder à ce que vous étiez.

Il m'a appelée le surlendemain. Il avait aimé la sobriété de votre écriture, votre style dépouillé, la beauté de vos phrases, et votre philosophie. Il m'a dit que j'avais de la chance de vous avoir connu. Notre lien l'intriguait. Il m'a posé beaucoup de questions sur vous, sur nous. Et sur moi. Alors je lui en ai raconté un peu plus, le laissant s'immiscer doucement dans notre relation. Vous n'étiez plus, et voici qu'à présent nous étions trois.

OceanofPDF.com

– Alors vous êtes catholique !

Vous aviez bondi dans votre fauteuil. Qu’avais-je bien pu vous dire qui vous laisse penser cela, je ne me souviens plus. De toute façon, avec mon allure de jeune fille de bonne famille, vous aviez peu de risques de vous tromper.

Mais je ne vous laissai pas longtemps dans l’illusion. J’étais baptisée, certes, issue d’une famille catholique pratiquante, mais moi, voilà des années que je n’allais plus guère à la messe à part pour les baptêmes, les mariages (et encore...) et les enterrements.

Je vous expliquai que, étudiante, je m’étais laissé entraîner par une amie – une vraie catholique, elle – dans le pèlerinage de Chartres et que la chose avait achevé de me dégoûter à tout jamais des églises, du catholicisme et, plus généralement, de la religion et de toute forme de sectarisme et d’embrigadement. Ces manifestations d’euphorie collective, à grand renfort de cierges que l’on brandit, le visage transfiguré, de mains que l’on tend en récitant le Notre Père d’un ton pénétré, toutes ces gesticulations lors de la messe finale célébrée par monseigneur Lustiger m’avaient laissé un sentiment de profond malaise. Bien loin de m’élever vers le ciel, ces démonstrations, que je jugeais hystériques, n’avaient réussi qu’à me donner l’envie de m’enfoncer six pieds sous le sol de cette fichue cathédrale.

– Ah... le pèlerinage de Chartres... Oui, cela provoque souvent ce genre de réaction...

Votre réponse me surprend. Vous enchaînez aussitôt, me scrutant de vos petits yeux vifs :

– Mais vous croyez ?

Je fus bien obligée, là encore, de vous décevoir. La foi, à vrai dire, eh bien non, il ne m’en restait plus grand-chose.

– Alors, Véronique, écoutez-moi bien : je vais vous convertir !

Les premiers temps, je sortais très chamboulée des heures que nous venions de passer ensemble. Je vous avais prêté une écoute religieuse, votre grande tolérance m’avait rassérénée, votre acharnement à me

convaincre et à jouer avec mes arguments jusqu'à les réduire à une peau de chagrin m'impressionnait. Vous étiez très habile. Au lieu de m'écraser, votre supériorité intellectuelle me grandissait. Jamais je ne me suis sentie aussi intelligente qu'avec vous. Et plus vous me donniez le sentiment de mon intelligence, plus, peu à peu, vous m'ameniez à votre point de vue. Lorsque je quittais l'immeuble de la rue de Fleurus, bien sûr je n'étais pas redevenue croyante, je n'avais pas retrouvé la foi (l'eussé-je jamais eue), mais j'avais envie de croire.

Après ces heures d'immersion dans votre pensée, il me semblait que je ressortais différente. Neuve. C'était comme un baptême, une renaissance.

Un jour, je vous ai entendu dire à quelqu'un – était-ce à Gonzague, à mon mari, peut-être à ma mère, je ne sais plus – que vous auriez voulu faire de moi votre « fille spirituelle » mais que, hélas, vous aviez beau vous donner du mal, vous ne parveniez pas à me convertir.

– C'est terrible ! vous lamentiez-vous alors, frappant le sol de votre canne. Terrible !

Je garde de nos entretiens tout au long de ces années une profonde reconnaissance. Car vous aviez ce don merveilleux d'élever l'esprit de votre interlocuteur. En vous quittant, je mettais toujours un temps à « redescendre ».

Vous ne m'avez pas convaincue. Mais vous m'avez fait douter.

OceanofPDF.com

Où êtes-vous aujourd'hui ? M'entendez-vous seulement, mes paroles montent-elles jusqu'à vous ? Voici qu'à nouveau je vous sens tout près de moi, et pourtant jamais nous n'avons été autant séparés. Nous sommes désormais, comme vous l'écriviez à votre frère Henri, « sur des rives différentes » ; vous sur la rive de la vie éternelle, invisible et lointaine, et moi sur la rive de la vie temporelle. Vous êtes parvenu dans « le mystère ultime », tandis que moi je continue de voir les choses « telles qu'elles paraissent dans les apparences, dans ce brouillard obscur qu'on appelle la vie ».

Et c'est bien dans un brouillard qu'il me semble voir avancer ma vie. Je ne sais plus trop où j'en suis. Mon horizon se perd dans des brumes épaisses, et de plus en plus souvent mon regard s'égare dans le vague... Cela fait tant de temps que nous ne nous sommes parlé, vous et moi. Dans les apparences, rien n'a vraiment changé. Je suis toujours mariée avec celui que vous avez connu. Mon enfant grandit, j'ai une vie de famille que l'on dit épanouie. Je ne suis plus employée « dans la maison Payot » comme vous l'appeliez, la vie de bureau me lassait. Je travaille désormais chez moi et n'en retire, il me semble, que des avantages. Je devrais être heureuse.

Pourtant, je crois que j'ai toujours gardé l'âme errante de l'éternelle insatisfaite. Je suis née mélancolique. Et plus ma vie adopte un rythme stable, plus je me sens enfermée dans une certaine normalité, et plus mon âme vagabonde. J'aime cette expression, le « vague à l'âme », pour décrire ce « sentiment d'insatisfaction, de tristesse, sans cause discernable, empreint de rêverie »...

OceanofPDF.com

Vous étiez un être fantasque, un puits de culture, un esprit brillant, d'une naïveté – réelle ou feinte, comment savoir ? – confondante, parfois bien peu cartésien pour un philosophe, épris de mystère et de surnaturel, snob et méprisant envers les sots mais toujours à l'écoute des humbles, rieur, farceur, capricieux.

Vous aviez gardé de l'enfance cette délicieuse faculté d'émerveillement. Vous posiez sur tous les gens que vous approchiez un regard d'enfant. Cela vous amenait au plus près de l'âme des êtres. Vous apparaissiez léger et candide, vous vous amusiez d'un rien et l'on se trouvait vite en confiance avec vous. Toute timidité s'estompait.

Vers la fin de votre vie, d'aucuns prirent cette attitude pour de l'infantilisme ou, pire, pour les premières atteintes d'une sénilité somme toute peu surprenante vu votre âge. C'était bien mal vous connaître. Excellent comédien, vous endossiez merveilleusement les rôles de l'enfant, du naïf, du crédule. Peu vous importait d'apparaître gâteux, philosophe finissant. Ainsi vous trompiez habilement votre interlocuteur pour ensuite, lorsque vous décidiez de reprendre votre rôle d'homme public, mieux le souffler.

Je me souviens de ce jour où je vous accompagnai à France 2, un dimanche en fin d'après-midi, pour l'émission de Jean-Pierre Elkabbach. À l'époque, il recevait une personnalité et le tête-à-tête durait une heure. Vous étiez invité à l'occasion de la sortie de vos *Lettres*.

Vous avez toujours aimé participer à des émissions télévisées. Vous vous en étiez ouvert un soir, lorsque vous m'aviez confié ce que vous appeliez votre « véritable vocation », celle de comédien. Vos mémoires, *Un siècle, une vie*, parus en 1991, vous avaient propulsé dans la vie publique. « À ce moment-là, je suis devenu un homme public. Je suis donc devenu acteur de moi-même. »

Pourtant, vous aviez le trac. Lorsque vous étiez professeur au lycée Théodore-de-Banville à Moulins, puis maître de conférences à la Sorbonne, vous redoutiez d'apparaître devant vos élèves. Ce trac, face à un auditoire, ne vous avait jamais quitté : « Toujours, écrivez-vous dans votre *Lettre à l'acteur*, j'ai redouté le face-à-face avec cette masse confuse d'auditeurs indifférents qui composent une "galerie", un

auditoire, un *public*. Et toujours il m'a été dur de "prendre", comme on dit, la parole. Et je n'ai jamais pu parler en public sans angoisse. Mon seul remède alors était d'imaginer que les autres étaient un seul être auquel je m'adressais en confidence. »

La radio, la télévision vous offraient cet auditoire sans vous livrer à lui. Mais c'était à la télévision que l'excellent comédien que vous étiez donnait toute sa mesure.

– À la télévision, je suis à mon aise. Je crève l'écran ! Il n'y a pas de public, ou je ne le vois pas alors je m'en fous. Mon idéal est d'être entendu d'un million de personnes sans être en face d'elles. Mon truc, c'est de paraître « en confidentiel ».

À notre arrivée, Jean-Pierre Elkabbach vous avait salué de manière obséquieuse, pantelant d'admiration, vous disant combien il était flatté et impressionné de vous recevoir. Il avait trouvé votre livre merveilleux. Puis l'on vint vous chercher pour vous conduire au maquillage. À votre demande, je vous suivis.

On vous installa face à un grand miroir. L'endroit évoquait une loge de comédien. Bien tôt Elkabbach vint nous rejoindre pour échanger quelques mots avec vous sur les thèmes qu'il avait l'intention d'aborder dans son émission.

Assis auprès de vous alors qu'on vous tamponnait le visage et les mains de poudres et de pâte, il tentait de vous faire parler afin de prendre un peu votre pouls. À la question « Pourquoi avez-vous écrit ce livre ? », vous avez répondu, inclinant à plusieurs reprises votre tête devant moi dans un geste feint de soumission :

– Pourquoi j'ai écrit ce livre ? Mais je l'ai fait pour madame de Bure, ici présente. Elle est venue un jour et... Comment ?

Le malheureux journaliste n'avait évidemment rien dit, attendant vainement une suite plus digne d'un grand philosophe de l'Académie française, ami des rois et des papes.

Il me jeta un regard condescendant et tenta une autre question, à laquelle vous fîtes une réponse guère plus encourageante. Puis, vous détournant – pourquoi vous fatiguer ? la représentation n'avait pas encore commencé –, vous vous êtes mis à parler à la maquilleuse, de son métier,

de choses et d'autres qui laissèrent le pauvre Elkabbach consterné. La mine déconfite, il regagna le plateau. Il avouerait le lendemain à une consœur qu'il vous avait pris pour un vieux gâteux et était terrorisé : il regrettait déjà de vous avoir invité, il aurait dû prendre plus de renseignements sur l'état de votre cerveau, l'émission allait être un fiasco, il courait au désastre.

Puis l'interview avait commencé. J'imagine aujourd'hui avec quelle crainte le journaliste, après une brève présentation élogieuse, posa à nouveau sa question :

– Jean Guilton, pourquoi avez-vous écrit ce livre ?

Et là vous avez démarré. Vous avez été époustouflant. Chacune de vos réponses était brillante, chacune de vos reparties vive et spirituelle. Au terme de l'émission, Elkabbach était enchanté. Et sur le cul.

Au moment où nous prenions congé, alors que vous aviez déjà attrapé mon bras, il vint vous saluer avec encore plus de courbettes, vous remerciant avec chaleur, sans omettre, au passage, de vous présenter « mon épouse, également écrivain », Nicole Avril. Quant à moi, il ne m'avait pas dit bonjour, il n'avait aucune raison de me dire au revoir.

OceanofPDF.com

Il m'a rappelée. Il me propose de l'accompagner au Louvre. Il fait beau, j'ai ma journée devant moi, et j'aime l'idée d'arpenter les salles du musée avec lui. Nous y passons trois bonnes heures, avec de multiples pauses devant les toiles de la Renaissance italienne. Le retable de Giotto et son célèbre saint François, le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico, la *Bataille de San Romano* d'Uccello, Mantegna et son saint Sébastien attaché à sa colonne, le corps transpercé de flèches. Nous nous attardons devant les fresques de Botticelli, et enfin sur le *Saint Jean-Baptiste* de Léonard de Vinci qui annonce, dans la salle suivante, *La Joconde* et son mystère. Avant de quitter le musée, il m'offre une carte postale.

En sortant de la pyramide, nous allons prendre une tasse de thé et un gâteau. On n'entre pas avec un homme dans la douce atmosphère d'un salon de thé comme ça. Il faut une relation paternelle ou amoureuse. Dans le partage désuet d'un thé et d'un gâteau, il y a quelque chose d'intime. Il règne un parfum de passé et de grand-mère, une ambiance feutrée de coin du feu et de vieilles pierres. Il me parle de son enfance dans une petite ville de province, de sa famille, de ses rêves et de ses désillusions. Le jour a décliné lentement, nous ne nous en sommes pas aperçus.

Connaissez-vous cet étrange sentiment de proximité qui survient quand rien ne nous y préparait ? Cette espèce de bien-être cotonneux, la douce ivresse que procure le sentiment d'être pleinement compris, que les mots de l'un font écho au cœur de l'autre ? Celui de converser avec quelqu'un qui nous ressemble, un autre soi-même qui n'est ni tout à fait soi, ni tout à fait autre ?

« Dans la confidence amicale, écrivez-vous dans ce premier livre que vous m'avez offert, *Une femme dans la maison*, ce qui soulage, ce n'est pas seulement ce qui est donné dans l'ordre du secret, mais ce qui est reçu aussi du secret de l'autre. Et alors, ô surprise ! vous vous apercevez que lui aussi souffre du même mal. C'est le beau fruit de cette double confiance : on y est lié par la complicité de deux faiblesses, qui alors font une force. »

Nous sortons à la nuit tombée et remontons à pied jusqu'à la place Saint-Michel. Le simple fait de marcher près de lui sous le seul éclairage des réverbères me transporte ailleurs. Nous sommes deux touristes, nous sommes en voyage de noces, nous allons dîner dans un petit restaurant charmant qu'il aura repéré dans un guide, avant de regagner notre chambre dans cet hôtel du xvi^e siècle qu'il aura choisi pour abriter notre première nuit d'amour... Je rêve, il me parle et je n'écoute plus. Mon esprit s'échappe, mes idées se brouillent, ses mots se perdent, se dépouillent de leur sens et vont finir dans une espèce de lointain brumeux où je ne les entends plus.

Il me demande de l'accompagner jusqu'au métro. Son baiser s'attarde un peu sur ma joue, il effleure ma main, nos peaux peinent à se détacher.

Je remonte seule le boulevard Saint-Michel. Il est 18 heures. J'ai oublié l'école. Devant la porte de chez moi, une amie m'attend avec son fils, et le mien. « Mais où as-tu donc la tête ? » me demande-t-elle.

Je ne sais plus où est ma tête.

OceanofPDF.com

J'étais bien jeune quand je vous ai connu, il y a huit longues années. L'état de trouble et de confusion dans lequel je me trouve depuis hier me plonge dans l'illusion d'un regain d'adolescence et d'insouciance. Vous aimiez les jeunes. Vous aimiez vous entourer d'étudiants, si possible brillants, répondre à leurs questions et, surtout, les questionner. Dans leur cas, il s'agissait plutôt d'émois intellectuels, de sensibilité religieuse, de frissons de l'esprit, que d'émotion amoureuse. Tous tendaient vers un seul but en venant vous voir, l'élévation de leur âme.

Chaque mercredi, je crois, vous receviez un petit groupe d'étudiants versaillais, des jeunes gens de bonne famille et profondément croyants. Vous leur consacriez une après-midi entière autour d'un thème qu'ils vous proposaient. L'un d'eux se destinait à la prêtrise. Je me souviens aussi qu'il rempaillait des chaises. Je les ai croisés chez vous un jour que je vous rendais une visite impromptue. Ils étaient très respectueux et vous appelaient « maître », ce que jamais je n'ai réussi à faire. Je ne vous disais pas « monsieur », non, ni « Jean », je ne vous appelais pas. Vous, vous m'appeliez Véronique, bien sûr, mais le plus souvent vous me donniez familièrement du « Véro », même dans vos lettres.

Ces jeunes vous intéressaient. Vous aimiez passer un moment en leur compagnie. Pourtant, vous mainteniez à leur égard une certaine distance. Le lien que vous entreteniez avec eux était intellectuel et spirituel. Il ne me semblait ni paternel, ni grand-paternel. Vous manifestiez envers vos proches de l'intérêt, de l'admiration, parfois de la soumission ; mais de l'affection, jamais.

Le jour de votre anniversaire, un 11 août, je vous ai apporté un bouquet de roses. Vous ne vous y attendiez pas et vous m'avez semblé très ému. Je vous ai embrassé sur les deux joues et vous avez rougi comme une jeune fille.

Vous n'étiez pas coutumier des marques d'affection. Était-ce de la pudeur ? Jamais je ne vous ai vu avoir pour quiconque le moindre geste tendre. Jamais je ne vous ai vu embrasser quelqu'un, pas même vos nièces qu'il m'arrivait de croiser rue de Fleurus. Pourtant, quand on vous témoignait quelque attachement, vous paraissiez sincèrement bouleversé.

J'avais parfois le sentiment que vous étiez incapable d'émotion. Que vous étiez pur esprit. Et votre cœur ?

Vous vous prétendiez insensible.

– Vous me connaissez bien, me disiez-vous souvent avant de me livrer quelque confidence, mais vous me connaissez malgré tout moins bien que je ne me connais moi-même.

Ce jour-là, vous tentiez de m'expliquer ce que vous appeliez votre « insensibilité » :

– Voyez-vous, Véronique, j'ai perdu ma mère, j'ai perdu ma femme, eh bien je n'ai pas souffert. Parce que je suis insensible. Comment vous dire ? L'épiderme est insensible chez moi. Je suis très amoureux... Mais pour voir que je suis amoureux, il faut creuser très très profondément. Et puis j'ai une espèce de pudeur qui fait que je voile mes sentiments sous des dehors plaisants, légers... Mais je suis un être insensible. C'est très difficile à expliquer...

Vous accordiez au mot « amoureux » une signification étrange, un peu mystérieuse, que je n'ai jamais vraiment comprise. Lorsque vous me répétiez : « Je suis très amoureux mais je suis insensible », qu'entendiez-vous par là ? Jamais vous n'évoquiez le plaisir sensuel, sauf, peut-être, quand vous parliez de la peinture. Vous préfériez chatouiller les toiles, polir les couleurs, plutôt que caresser les corps. Votre amour n'avait rien de charnel, il semble que chez vous les âmes n'étaient pas incarnées. Eussiez-vous été beaucoup plus jeune, je pense que cela n'aurait rien changé entre nous ; notre lien serait resté une communion des âmes. Vous étiez dans une autre dimension, comme déjà happé vers le ciel. Vers cet ailleurs où les corps n'existent plus, ce qui me terrifie.

Hier soir, je n'ai pas dit à mon mari que j'avais pris un verre avec lui. Pour la première fois, j'ai menti, ou plutôt je n'ai pas dit la vérité. À la question distraite : « Rien de spécial aujourd'hui ? », j'ai répondu tout aussi distraitemment : « Non, rien de spécial. » Et c'est vrai qu'il ne s'est rien passé de spécial. Juste nos yeux qui se cherchent, nos mains qui se touchent, nos phrases qui s'essoufflent, nos corps qui tendent l'un vers l'autre et que l'on retient encore. Non, il ne s'est rien passé. Rien de spécial. Si ce n'est que je l'ai vu. Que cela fait déjà quatre fois en trois semaines et que, au fond, c'est beaucoup.

OceanofPDF.com

Je me surprends à attendre ses appels. Ils durent de plus en plus longtemps. L'autre jour, mon plus proche ami est arrivé à la maison, une après-midi. J'étais au téléphone avec lui, je m'efforçais de prendre congé, mon ami étant là. Lorsque je raccrochai, l'ami me dit avec un sourire étonné : « C'est drôle, je n'imaginais pas que tu puisses avoir un amant... » J'ai rougi. Cela avait tout d'un aveu alors qu'il ne s'était rien passé.

Non, il n'y a rien. Rien de mal.

Envie de me blottir contre lui, juste ses bras, juste ça.

OceanofPDF.com

Avez-vous déjà été dans les bras de quelqu'un, de quelqu'une ? Votre mère ? Vous étiez si pudique lorsque vous évoquiez cette femme avec ses « voilettes ponctuées de pois qui dissimulaient son visage, comme si elle avait été cloîtrée dans le monde, à demi religieuse »... Vous la décriviez comme « sévère, un peu trop austère ». La description que vous me faisiez de Marie-Louise n'était guère éloignée de celle-ci. Vous aviez donc épousé votre mère. N'étiez-vous pas vous-même à demi religieux ? Fus-je la première femme de votre vie à n'avoir rien d'une nonne ?

J'osais à peine vous toucher. Vous me sembliez si fragile, une feuille d'automne à la fin de novembre. J'aurais eu trop peur de vous casser.

OceanofPDF.com

Dans la voiture, il a mis sa main sur la mienne. Je n'ai pas bougé. Je n'ai pas retiré ma main. Ça n'a pas duré longtemps, très vite il l'a reposée sur le volant. Avais-je rêvé ? Il se taisait. Je ne savais que penser. Avait-il vraiment laissé un moment sa main sur la mienne ? Et l'avait-il fait exprès ? S'en était-il seulement rendu compte ? Le trouble rend stupide. J'avais peur d'avoir rêvé, plus peur encore que ce fût vrai.

Il m'a déposée devant chez moi, m'a caressé la joue : « Tu m'appelles, hein ? »

Je me suis jetée sur mon lit. Les yeux fixés au plafond, j'ai laissé passer les heures.

OceanofPDF.com

J'ai toujours eu l'impression que j'étais composée d'un amas de petits carrés, que mon corps était une sorte de puzzle mal assemblé, dont les pièces se désemboîteraient à la moindre secousse, une mosaïque dont la colle ne tiendrait pas. Alors mon image se disloque, je deviens floue comme le reflet mouvant du couchant dans les plis de la rivière. Ma stabilité est fragile, et dans ma tête le moindre courant d'air se transforme en une tempête qui disperse les pièces de mon puzzle, les petits carrés de ma mosaïque. Seuls des bras réconfortants peuvent me recoller, me réparer. Quand j'étais petite, c'étaient les bras de maman. Puis ce furent les bras de quelques-uns de mes amoureux, puis ceux de mon mari. Aujourd'hui encore, lui seul sait me recoller. Il y a eu d'autres hommes aussi, dont je n'étais pas amoureuse pourtant. J'ai dû cesser de voir mon psy. Sa voix chaude, ses compliments à peine voilés, son empathie, qui n'était d'ailleurs pas ce qu'on attend de ce type de thérapeute, me faisaient un bien quasi sensuel, et je n'avais plus qu'une idée, qu'il me serre tout contre son pull et m'emprisonne de ses bras. J'ai toujours eu une faiblesse inexplicable pour les hommes en pull... Aurait-il porté une chemise de coton et une veste rêche, cette attirance ne se serait peut-être jamais produite et j'aurais pu poursuivre ma thérapie. Il peut même m'arriver de désirer ce refuge dans des bras féminins. Il suffit que l'on ait eu une attention particulière pour moi, un mot, un geste auquel j'ai été extrêmement sensible, que je sois submergée par un sentiment de reconnaissance que je ne parviens pas à exprimer, pour qu'aussitôt ce besoin me reprenne, j'aspire à me blottir dans les bras de celui, celle qui a pris soin de moi. Cela ne se fait pas. Je résiste, bien sûr, et ça me fait mal. Suis-je bien normale... ?

Vous aviez accepté avec joie de venir dîner à la maison. Je profitai de ce que mes parents étaient de passage à Paris pour vous inviter. Vous connaissiez ma mère, je l'avais emmenée chez vous un jour. Vous l'aviez jugée « intelligente ». Et puis, surtout, elle avait un si beau nom. Sur votre Bottin mondain, toujours à portée de votre main, derrière la chaise de votre bureau adossée à la fenêtre, vous l'aviez entouré d'un trait de crayon de couleur rouge : « Le Forestier du Buisson Sainte-Marguerite ».

Vous n'aviez jamais vu mon père. Lui brûlait de vous rencontrer. Il se souvenait de vous avoir entendu lors d'une conférence que vous aviez donnée à Lyon, où il était élève chez les jésuites, et il vous portait une grande admiration.

En prévision d'un dîner hautement intellectuel, maman, qui se targuait d'un certain niveau de culture générale, avait consciencieusement révisé ses cours de philosophie. Papa, lui, n'était pas un intellectuel. Assureur dans une petite ville de province, il ne lisait pas, ou peu, il n'était pas ce qu'on appelle un homme cultivé. La peinture le laissait froid. La musique aussi, à part peut-être celle qui lui rappelait des souvenirs de voyages qu'il avait faits avec maman – il aimait les mélodies d'Oum Kalsoum, qui avaient le don d'exaspérer maman, et les chants folkloriques grecs – ou évoquaient des images de son milieu et de sa région, comme les trompes de la Fanfare du Bourbonnais, musique de la chasse à courre tant prisée dans l'Allier, et dont il possédait un petit quarante-cinq tours.

Mon mari devait passer vous prendre à sept heures pétantes. Il vous a trouvé, comme à votre habitude, attendant de pied ferme derrière votre porte, prêt à partir.

Pendant tout le repas, alors que je me partageais entre la cuisine et le service et que mon mari, désespéré de mon choix pour la date de ce dîner – c'était le soir de la finale de la Coupe d'Europe de football –, se levait tous les quarts d'heure – sous le prétexte d'aller chercher de l'eau, du sel, une autre bouteille de vin, de rapporter un plat – pour voir où en était le match Olympique de Marseille-Étoile Rouge de Belgrade, il ne fut question que de la guerre. Pétain, de Gaulle, les Allemands, les camps, l'Occupation, de tout cela bien sûr, mais surtout de la guerre de papa.

Papa monopolisait votre intérêt, votre conversation. Vous l'avez assailli de questions. À votre demande, il persistait à vous expliquer où et comment il avait fait la guerre – à peine une quinzaine de jours, il est vrai – et vous vous acharniez à le convaincre qu'il n'avait pas pu faire la guerre. Cela nous amena jusqu'au dessert.

Puis mon mari vous reconduisit chez vous, accompagné de papa, laissant maman sur sa faim.

Vous avez beaucoup aimé papa. Moins mon gratin de courgettes :

– C'était quoi, cette chose que vous aviez faite en entrée ? Des courgettes, c'est cela ?

– Un gratin de courgettes...

– Oui, ça n'avait pas grand goût.

OceanofPDF.com

Il m'a embrassée. Un baiser hésitant, presque timide. Je m'affole. Que suis-je en train de faire ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Il ne faut pas. Il ne faut pas, il ne...

C'était un 6 mai. Être amoureuse au début du mois de mai est si doux. Il se passe quelque chose entre la nature et soi, plus qu'une harmonie, une espèce de connivence charnelle, une incitation à la rêverie. Encore pleine de ce baiser qui m'a bouleversée et paniquée, j'entre dans le jardin du Luxembourg. J'ai besoin de récupérer. De me retrouver. De remettre un peu d'ordre dans ma pauvre tête, dans mon cœur. Mais qu'il est doux ce désordre. Je serre le poing et l'approche de mon nez, je ferme les yeux, je hume l'odeur que sa main a laissée sur mes doigts. J'ai rendez-vous du côté de la rue d'Assas. Je traverse le Luxembourg et sors rue Guynemer, face à la terrasse de votre appartement qui fait l'angle de la rue de Fleurus. Au temps de notre histoire, elle était à l'abandon. La porte-fenêtre en était toujours fermée, je doute que vous l'ayez ouverte un jour. Lorsque vous vouliez vous aérer un peu, vous descendiez au jardin. Cette terrasse superbement placée n'avait pour vous aucun intérêt, vous n'auriez pas songé à y faire croître le rosier d'un archevêque. Aujourd'hui, les nouveaux propriétaires l'ont fleurie. Ils ont fait pousser un mur d'arbustes au vert encore tendre. On a mis aux fenêtres des nouveaux rideaux et des voilages. Deux années ont passé. Comme j'ai changé, moi aussi, depuis nous...

Vous souvenez-vous, ce long week-end à la chaumière, dans la Creuse ? Moi qui savais si peu cuisiner, je n'avais pas compris que ce court séjour au Deveix impliquerait que j'endosse le rôle de cuisinière...

À notre arrivée, le réfrigérateur était vide. Nous nous sommes rendus en catastrophe au village et dans une petite épicerie nous avons acheté une boîte d'épinards surgelés. De toute façon, vous ne mangiez rien. Ni viande, ni œufs, ni fromage, ni pâtisserie. Je pensais que les épinards conviendraient à votre régime d'ascète. Et des fraises. Nous n'avions pas trouvé de fraises des bois, dont vous m'aviez confié que vous les adoriez, c'étaient des fraises ordinaires.

Vous avez à peine touché à votre dîner. Vous détestiez les épinards.

La chaumière – une vraie, avec un toit de chaume – ressemblait à une maison de conte de Grimm. Elle aurait pu être en pain d'épices.

La Pensée, c'était son nom, se trouvait au lieu-dit Le Deveix, près du village de Champagnat dans la Creuse. En contrebas, la vue plongeait sur Fournoux, le château de votre enfance, celui où vous aviez grandi. Le château de famille appartenait désormais à votre neveu, à qui vous m'avez présentée, peu après notre arrivée, comme une sommité de « la maison Payot », mon mari quant à lui étant définitivement annoncé comme « Éric de Bure ». Vous lui aviez d'office, et depuis le premier jour, attribué mon nom de jeune fille. Vous n'aviez pu vous mettre dans la tête que, étant officiellement mariée, j'avais pris le nom de mon époux et non l'inverse.

Sur l'un des murs de la chaumière, vous m'avez montré avec fierté le rosier grimpant que vous avait offert l'archevêque de Canterbury.

À l'intérieur de la maison, j'eus l'impression de pénétrer dans une chambre d'enfant : vous aviez badigeonné sans nulle gêne et avec un plaisir manifeste portes et armoires.

D'un côté de la chaumière s'élevaient une chapelle et son cloître attenant, que vous aviez fait construire dans le granit du pays. D'une simplicité rustique, cette chapelle concrétisait votre désir de poser près de la chaumière, dans la vallée de votre enfance, une « pensée pierreuse ».

Quant au cloître, il avait ceci de particulier que c'était un cloître ouvert : « Le cloître que j'ai bâti n'a que trois côtés. Le quatrième serait le paysage, un village sur une crête, le vallon, le monde, l'horizon, l'infini, en somme un cloître *non-clos* et qui signifie qu'il s'agit de se concentrer, de se tendre comme la flèche de l'arc en vue d'une ouverture. Je voulais une rampe de lancement pour la "fusée de l'esprit". »

La chapelle avait été inaugurée en présence de nombreuses personnalités ecclésiastiques et civiles. Après la messe, concélébrée par douze prêtres, plusieurs de ces personnalités avaient pris la parole, dont Maurice Druon, de l'Académie française, qui représentait l'Institut. Dans son allocution, il avait rendu un vibrant hommage à votre démarche :

« Il faut une foi vraiment chevillée de bon châtaignier de Creuse pour décider de bâtir en ce dernier tiers du ^{xx}^e siècle, dans ce temps où l'Église donne tant de signes d'inquiétude et d'incertitude, où tant de prêtres se déguisent en tout sauf en prêtres, oui il faut bien de la foi quand bien des prêtres ouvrent les sanctuaires à tout sauf au respect du divin, et cela au point de scandaliser les incroyants eux-mêmes, et quand certains prélats eux-mêmes se conduisent comme s'ils entendaient se substituer à César au lieu de conserver le regard fixé sur Dieu... Ah ! certes, il faut une forte foi pour bâtir au milieu des champs une chapelle destinée seulement, et comme il se doit depuis que l'humanité construit des temples, à prouver et à accueillir l'amour du sacré... Ainsi, c'est à l'instant précis de l'Histoire, le nôtre, où les matérialismes, tous les matérialismes, en même temps qu'ils triomphent partout, montrent partout leurs excès, leurs menaces, leurs méfaits, ce moment aberrant où l'homme, croyant avoir conquis tous les pouvoirs, risque de perdre le plus important : celui d'être lui-même, c'est en cet instant-là que vous choisissiez d'affirmer par cette fondation que l'homme ne vit pas seulement d'acier et de béton. Et que les ordinateurs ne peuvent suffire à nous nourrir l'âme. »

Le pape Paul VI avait béni votre projet. Plus tard, il ferait même plusieurs présents à la chapelle, dont une croix en fer forgé, venue de l'abbaye bénédictine de Subiaco, au moment où, à Athènes, l'école fondée par Platon était fermée.

À l'extérieur, la chapelle, édifice récent aux lignes épurées, n'était pas particulièrement jolie. L'intérieur, en revanche, était étonnant. Sur les murs, vous aviez peint des fresques gigantesques. Deux toiles grises sur lesquelles vous aviez dessiné « quelques visages symboliques ». L'une de ces toiles représentait la philosophie, l'autre la théologie. Nous sommes restés un long moment dans la chapelle alors que, pointant du bout de votre canne chaque détail de chaque toile, vous nous en expliquiez le sens. « L'ensemble figure l'effort de la pensée humaine pour percer le mystère. La philosophie est l'effort de la raison, inspirée par le christianisme. La théologie va plus avant, plus profond et plus haut : elle illumine la pensée par l'Amour infini. »

Au-dessus de l'autel, la « toile philosophique » reproduisait l'épisode de Jésus retrouvé au Temple par ses parents, écoutant et interrogeant les docteurs, à gauche les anciens – Platon, Aristote, Socrate, Plotin, Thalès de Milet, Anaxagore, Héraclite et Parménide –, à droite les modernes – Descartes, Pascal, Goethe, Leibniz, Spinoza, Kant, Fichte, Hegel, Marx, Bergson.

La « toile théologique » représentait la Cène.

À l'intérieur de la chapelle se trouvait également votre tombeau. C'est ici que vous reposez aujourd'hui, au côté de Marie-Louise, votre épouse qui vous y a précédé d'un quart de siècle. La stèle occupait presque tout le sol. C'était plus fort que moi, je ne pouvais pas piétiner l'endroit. Tout en vous écoutant attentivement m'expliquer les fresques que vous aviez peintes sur les murs, je faisais mille acrobaties pour éviter d'y poser le pied.

Nous logions de l'autre côté de la chaumière, dans ce que vous m'aviez toujours présenté comme « la maison des moines ». C'était là que vous accueilliez, les mois d'été, les moines d'une abbaye. Un bâtiment tout simple, de construction récente et sans grand charme, n'était celui d'être posé juste en face de la Pensée. Il suffisait de traverser une courette gravillonnée pour passer de « chez nous » à chez vous.

Lorsque vous m'aviez annoncé que nous serions logés « chez les moines », je n'avais pas osé poser de questions. Je m'attendais à partager

le gîte et le couvert avec une quinzaine de moinillons en robe de bure, à prendre les repas avec eux en silence autour d'une grande table, inclinant pieusement la tête pendant le bénédicité qui précéderait inévitablement un déjeuner ou un dîner frugal.

Surprise : la maison était vide. Seuls Gonzague et Sylvie se trouvaient là avec leur bébé, une petite fille prénommée Nathalie et dont vous étiez le parrain. Ils venaient de passer trois jours au Deveix et s'apprêtaient à repartir pour Paris le soir de notre arrivée. Après nous avoir montré notre chambre, où vous aviez tenu à disposer dans un vase, sur la table de nuit, trois roses de l'archevêque à mon intention, Sylvie m'expliqua que nous étions censés vous faire à déjeuner et à dîner. « Pas grand-chose, rien de bien compliqué, des légumes, une soupe... »

Pendant que je préparais les repas dans la cuisine attenante, je vous écoutais, amusée, poser à mon mari une multitude de questions sur les règles du « jeu de rugby », lui raconter vos déjeuners réguliers avec Paul VI, vos déboires familiaux et votre amitié « extraordinaire » pour moi.

À table, vous étiez intarissable. C'était là que le comédien donnait toute sa mesure. L'imitateur, aussi, un talent que vous teniez de votre mère : vous étiez tour à tour Paul VI, une paysanne de la Creuse, Marcel Pagnol, l'acteur Mounet-Sully dans *Œdipe roi* – « Enfant du vieux Cadmus, jeune postérité... ! » De Gaulle, surtout, ressuscitait à travers vous ; vous en singiez à merveille la voix, le ton – vous disiez toujours comme une évidence que le Général « parlait par trois », je n'ai jamais très bien compris ce que vous entendiez par là... –, les mimiques.

C'est à table aussi que vous nous racontiez les visites que vous aviez reçues récemment dans la Creuse, comme celle des Bogdanoff – c'était l'année du fameux *Dieu et la Science* et des démêlés qui s'ensuivirent – qui étaient tombés du ciel la semaine passée, se posant en hélicoptère dans la cour de la chaumière. Ils étaient bien sûr accompagnés de l'inévitable photographe de *Paris Match*, qui vous immortaliserait assis dans l'hélicoptère où vos visiteurs vous avaient convaincu de monter malgré vos réticences. Vous étiez complètement sous le charme de ces deux frères, et plus encore peut-être sous celui de leur prétendue ascendance aristocratique. Vous me parliez d'eux comme de princes.

J'avais un jour croisé chez vous Igor ou Grichka, je ne sais plus lequel, qui venait vous soumettre la couverture et la quatrième de couverture de *Dieu et la Science*. Vous aviez d'ailleurs demandé quelques modifications qui ne seraient pas faites.

À présent on parlait procès, plagiat. L'affaire faisait grand bruit, le crédit de vos deux coauteurs était gravement entaché, et le vôtre – non seulement vous aviez participé à l'ouvrage en cause, mais loin de vous défilier vous défendiez avec acharnement ceux que vous ne cesseriez d'appeler affectueusement « les frères » – risquait d'en pâtir. Cette histoire vous fit du mal. Pour les uns vous vous étiez rendu complice d'un plagiat, pour les autres vous n'étiez qu'un auteur vieillissant, naïf et abusé. Pourtant, lorsque nous parlions de « l'affaire », vous ne sembliez pas autrement affecté. Vous pensiez que le procès n'aurait jamais lieu.

– Les gens me disent : vous vous êtes fait avoir, vous avez été la victime de deux aventuriers. Bien sûr que non, je n'ai pas été leur victime ! Je le savais bien qu'ils étaient des aventuriers ! Mais pas n'importe quels aventuriers, des aventuriers de très haut vol ; leur mère était une amie de l'empereur François-Joseph ! Et des aventuriers qui ne se déplacent qu'en hélicoptère... !

Quatre ans plus tôt, en 1986, un autre hélicoptère s'était posé sur votre terre de Creuse. C'était celui de François Mitterrand, que vous aviez rencontré pour la première fois chez Jean Védrine, votre voisin. « Guitton, vous avait-il demandé, vous qui êtes philosophe et avez la foi, vous avez dix minutes pour me dire le sens de la vie. Apparemment, tout est absurde, sinon tout est mystère ? » Vous aviez répondu : « Mais, monsieur le Président, il y faudrait plusieurs heures d'horloge ! – Cela ne fait rien, limitez-vous à l'essentiel. Je voudrais surtout vous interroger sur la mort. Non pas la mort elle-même que tout le monde connaît, mais sur ce qu'il y a après la mort. » Ce jour-là, vous lui aviez fait visiter la chapelle et le cloître, lui expliquant, comme vous l'aviez fait avec nous, la toile de la théologie et la toile de la philosophie. Le Président vous avait écouté en silence, puis il s'était envolé pour s'en retourner à ses devoirs.

Le dimanche, naturellement, nous vous avons accompagné à la messe à Champagnat. Là nous avons retrouvé les époux Pinton, vos voisins au Deveix. Lorsque vous séjourniez à la chaumière, c'était Robert qui faisait votre chauffeur. Quant à Odette, sa femme – que vous surnommiez « la gazette » –, elle venait chaque matin préparer votre petit-déjeuner. Ensuite, elle s'asseyait un moment près de vous dans la cuisine et vous donnait les dernières nouvelles du pays : les morts, les naissances, les mariages, les mini scandales, aussi... Ainsi aviez-vous pris très à cœur les fredaines d'un mari, entiché d'une « jeune », et la douleur de son épouse délaissée. Vous arriviez à une empathie totale : j'entends encore votre petit rire – vous auriez dû avoir honte ! – alors que vous me narriez les frasques de l'époux infidèle, juste avant que vos yeux ne s'embuent à l'évocation de la malheureuse abandonnée.

Ces trois jours au Deveix n'eurent rien d'une retraite religieuse ni philosophique. Le souvenir que j'en garde est celui d'un long week-end détendu où vous nous avez beaucoup fait rire.

Nous prîmes quelques photos de la chaumière, du cloître, de vous. Lorsque je vous les ai montrées, quelques jours plus tard à Paris, vous en avez sorti trois du lot, vous les appropriant d'office. L'une représentait le rosier grimpant de l'archevêque de Canterbury ; une autre la chapelle et le cloître ; sur la troisième, prise entre la maison des moines et la Pensée, nous sommes tous les deux. Sous le soleil de la Creuse, je suis en tenue printanière, en short et tee-shirt. Un peu voûté sous votre épais manteau de laine, vous me donnez le bras. Cette photo ne quitterait plus le tiroir de votre bureau, rue de Fleurus.

Il était convenu que nous vous ramènerions à Paris en voiture. Vous aviez fixé l'heure exacte du départ. À l'heure dite, vous étiez fin prêt, avec votre foulard rouge, votre manteau gris et votre feutre sur la tête. Vous vous êtes installé à l'avant de la Golf, raide comme la justice, et nous sommes partis.

Vous n'avez pas arrêté de parler. Manifestement, ce tour en voiture – vous disiez « automobile » – vous enchantait. Aux abords de Paris, nous roulions au pas, coincés dans un embouteillage. Vous observiez tout ce trafic avec un vif intérêt.

– Alors, dites-moi, c'est ce qu'on appelle un « bouchon » ?

Vous avez discoursé un moment sur le phénomène du « bouchon », posant une kyrielle de questions. C'est alors qu'une sirène nous a engagés à nous rabattre pour laisser passer une voiture de police.

– Mais alors, cette automobile... ? avez-vous demandé avec une candeur désarmante.

– Elle a un gyrophare, c'est un véhicule prioritaire, a expliqué poliment mon mari.

Vous avez secoué la tête, l'air perplexe (ne vous moquiez-vous pas un peu ?), puis :

– Et pour les académiciens, ne pourrait-on aussi mettre une sirène sur le toit ? Vous pourriez essayer de passer, si vous leur dites que je suis Jean Guilton, de l'Académie...

OceanofPDF.com

J'ai eu très peur des embouteillages ce mardi. Il m'avait demandé de lui consacrer ma journée. Un jour entier avec lui, seule avec lui. Nous irions « à la campagne ». J'ignore ce qu'il a raconté à sa femme. De mon côté, je n'ai pas eu à mentir. Je n'ai rien dit, tout simplement. Une journée comme les autres, avec des rendez-vous, un déjeuner, je ne serais sans doute pas beaucoup à la maison... Il est venu me chercher. Je suis habillée de manière sage. Jupe et débardeur assortis, agnès b. tout de même. Je sais, cela ne vous dit rien.

Nous avons passé la journée à nous embrasser. C'était presque trop, il m'a fait peur : et s'il m'aimait trop ? s'il voulait trop de moi ? Sa fougue m'effraie un peu.

Au retour, dans la voiture, nous ne parlons pas. Il tient ma main. Sur le siège, je suis droite comme un i. J'ai peur. La circulation est dense et nous non plus n'avons pas de gyrophare. Et si l'on nous voyait ? Il y a tant de voitures, quelqu'un qui me reconnaîtrait, le hasard ne fait pas toujours bien les choses... Sa petite Polo ne m'inspire pas trop confiance. Et si le moteur chauffe, si nous tombons en panne ? Mon cerveau se met à bouillir. Déjà je cherche des solutions, des raisons plausibles à un retard inéluctable, à un retour dans la nuit. Comment justifier que je me trouve là, sur l'A6, en panne avec lui, à sept heures du soir ?

À l'approche de la porte d'Orléans, alors que nous sommes sauvés, nous ne retrouvons la parole que pour évoquer déjà notre future rupture. Il me le jure : « Je ne te ferai pas de chagrin. »

À la chaumière, vous m'aviez emmenée au puits de Marie-Louise. Ah, ce puits, vous m'en aviez tant parlé ! Marie-Louise vous avait dit qu'après sa mort, lorsqu'une jeune femme aurait de la peine à se trouver enceinte, il vous appartiendrait de la conduire au puits et, là, son vœu de porter un enfant serait exaucé. C'était Marie-Louise qui l'avait fait creuser. Avant que je connaisse la chaumière, vous m'en aviez envoyé une photographie, accompagnée d'une lettre.

« *Chère vraie image,*

Je ne vous oublie pas en ce mercredi des Cendres ! Et comme en mourant, en 1974, ma femme m'avait dit qu'elle viendrait au secours de ceux qui l'appelleraient près de ce puits (en face de Fournoux), je l'ai suppliée de vous aider !

Tout à vous,

J. G. »

J'avais perdu les deux enfants que je portais depuis cinq mois et demi, un petit garçon et une petite fille. Vous m'aviez écrit à cette occasion la plus belle lettre que j'aie jamais reçue.

Depuis, je ne parvenais pas à retomber enceinte. J'avais tout essayé : des traitements de la stérilité les plus classiques aux plus extravagants, passant par l'acupuncture, l'homéopathie, la sophrologie et une étrange « thérapie corporelle ». Sans résultat depuis deux ans. Alors, le puits, pourquoi pas... D'ailleurs, l'eau, les fontaines, les puits n'étaient-ils pas depuis toujours symboles de fécondité et d'enfantement ? L'eau de pluie est envoyée par le ciel pour empêcher la stérilité de la terre mère. À Oxford, une fontaine est censée rendre fécondes les femmes stériles et il existe de nombreuses sources devant lesquelles peuvent être formulés des vœux. Comme l'explique Mircea Eliade dans son *Histoire des religions*, en sumérien *a* signifiait « eau », mais aussi « sperme », « conception », « génération ». Maintes légendes reprennent cette symbolique universelle.

En marchant à votre côté vers le puits, j'avais un peu le sentiment d'être auprès d'un enfant à qui je cédaï pour ne pas le blesser. Si vous

pensiez réellement que ce puits possédait quelque pouvoir, pourquoi vous contrarier ? Parfois, aussi, je me disais que finalement pourquoi pas... Si c'était vrai ? De toute façon, je ne risquais pas grand-chose... Vous risquiez davantage, vous, pour peu que j'aie raconté à qui voulait l'entendre que vous croyiez au surnaturel, aux dons post mortem de votre épouse et au pouvoir fécondant d'un puits ! Alors je jouai le jeu. Presque autoritaire, vous avez pris mon bras, et je vous ai laissé me conduire. À petits pas, nous avons marché autour du puits de Marie-Louise. Il fallait un tour complet. Il y avait quelque chose de solennel dans notre ronde. Et le fait est que, quelques mois plus tard, j'attendais un enfant. Jusqu'à votre dernier jour, vous êtes resté persuadé que Marie-Louise m'avait donné ce bébé.

Jamais je n'ai trouvé ridicule votre attirance pour le surnaturel. Il n'y a pas que les doux dingues et les illuminés qui croient en certains phénomènes étranges et s'aventurent parfois hors des sentiers du cartésianisme. La foi elle-même n'a rien de cartésien. Et si l'on a la foi, et que l'on croit donc en une vie après la mort, pourquoi les morts, une fois entrés au royaume de Dieu, ne se trouveraient-ils pas investis de certains pouvoirs ? À l'inverse de la raison qui emprisonne, la foi a cela de merveilleux qu'elle laisse la porte ouverte à tous les espoirs, même les plus fous... Vous m'expliquiez qu'aux États-Unis – « en Amérique », disiez-vous – vous acceptiez de façon épisodique d'apporter votre contribution à certaines revues s'intéressant aux extraterrestres, et aux UFO – nos OVNI – qu'il vous plaisait d'imaginer étant des anges porteurs de messages à notre intention, des envoyés de Dieu... Là-bas, vous justifiiez-vous, il n'y avait nulle honte à cela, les plus grands scientifiques collaboraient ponctuellement à ce type de publications. En France, bien sûr, vous ne l'auriez jamais fait. Vous auriez été tout bonnement ridicule.

Lorsque vous évoquiez Marie-Louise, j'imaginai une sorte de sainte. Vous me disiez, sans méchanceté, qu'elle avait tout d'une bonne sœur, et qu'elle n'était guère féminine ni coquette. Et vous ajoutiez qu'elle était

tout le contraire de moi... Vous riiez en me disant cela, vos petits yeux pétillaient d'une lueur coquine : « Ah ça, non, vous ne lui ressemblez vraiment pas ! » Mais pourquoi nous comparer ?

C'est étrange comme jamais vous ne parliez de Marie-Louise comme d'une femme. Elle était un tableau austère dans votre bureau, elle était une épouse dévouée, une sainte, et aujourd'hui elle intercédait pour nous. Jamais vous ne m'avez dit qu'elle était belle, aimante, aimée de vous. Vous en parliez comme d'un être asexué. Vous l'aviez épousée alors que vous aviez cinquante ans et elle aussi. Vous n'avez pas eu d'enfants et je ne suis jamais parvenue à savoir si cela vous avait manqué. Avez-vous même jamais eu des relations conjugales avec Marie-Louise ? Tout dans ce que vous me confiiez criait le contraire.

Un jour vous m'avez dit que vous auriez « facilement été homosexuel ». Votre sensibilité, il est vrai, était très féminine. De même que votre vivacité, votre rapidité, votre allure « sautillante », votre nature capricieuse. Mais vous vous empressiez d'ajouter : « On a souvent remarqué que les homosexuels sont plus sensibles, plus indulgents, plus intuitifs, plus délicats que les autres hommes. » Et de renchérir : « L'œuvre de Proust n'est-elle pas une œuvre où la sensibilité atteint son dernier degré de vérité, de profondeur, d'exactitude ? » Pour vous, l'homosexualité touchait à « la suprême délicatesse ».

Vous n'étiez pas ce qu'on appelle un homme à femmes. Vous n'aimiez pas les femmes, vous aimiez la Femme. Et ce que vous aimiez chez l'homosexuel, c'était la féminité. C'était l'âme. Et pourtant, pensant sans doute à la chair, vous ne pouviez vous empêcher de faire allusion à l'homosexualité comme à un « vice ».

– Comment Dieu a-t-il permis que le vice fût souvent attrayant et la vertu rébarbative ? demandiez-vous, le regard perdu dans le vague...

Régulièrement vous m'écriviez des petits mots. Rares étaient ceux rédigés sur une carte ou une feuille de papier à lettres à en-tête de l'Académie française. Le plus souvent, ils étaient griffonnés sur une carte postale – représentant généralement Le Deveix ou l'un de vos tableaux –, sur une feuille de bloc-notes à moitié déchirée, ou encore sur un morceau de papier où vous aviez peint une aquarelle et que l'eau avait gondolé. Je retrouve une de ces cartes du Deveix :

« *Chère V,*

Hier à 17 heures, je vous ai appelée !

Et je quitte la chaumière, ce soir du 13, pour Paris.

Nous vous envoyons tout notre souvenir en ce lieu mystique ! »

À côté de votre nom, vous aviez fait signer « Pinton ».

Ou encore, le 22 mars 1992 :

« *Chère,*

Je retrouve cette première vision que j'eus de vous vers 1960. Art abstrait !

Recevez-la comme un message.

J. G. »

Était jointe une aquarelle : un visage allongé à la Modigliani, le teint grisâtre et les joues creuses, les lèvres fines et le nez étroit. Était-ce vraiment ainsi que vous me voyiez ?...

Et, daté du 9 août 1992, sur un quart de feuille de bloc au dos duquel vous aviez crayonné une mystérieuse forme grise éclairée d'une tache de gouache rose vif :

« Mon frère est mourant. Et il ne peut arriver à mourir. Il n'a plus la parole ! Cela me rend la vie très pénible.

Et moi, je suis souffrant souvent.

J. G. »

Parfois, c'était juste un dessin avec une simple dédicace : « À Véronique, de Jean G. »

Et puis, pendant que nous travaillions aux *Lettres*, vous me faisiez parvenir des petits mots pour me faire patienter :

« Véronique,

Je travaille sans arrêt. Et j'ai dicté plusieurs cassettes ce matin...
Marthe R., L'amour de la Femme Princesse lointaine.

Faut-il vous les faire parvenir avant le 15 août ?

Je ne quitte pas Paris et je suis votre serviteur. »

Peu de temps après, je recevais deux cassettes avec, sur chacune d'elles, à peine une minute de texte...

Vous m'adressiez aussi des invitations, en particulier pour des expositions de vos toiles, dont s'occupait énergiquement Claire, l'épouse de Hude, l'un de vos « disciples ». Je me souviens de m'être rendue à l'une d'elles, à la Galerie de Bayser, rue Sainte-Anne dans le II^e arrondissement de Paris. Vous étiez là, installé dans un large fauteuil, votre canne à la main, et vous m'avez fait asseoir un moment près de vous. Vous me présentiez à tous ceux qui venaient vous saluer :

– Alors voilà, je vous présente madame Véronique de Bure, une grande amie à moi. Elle est... comment dire ? Elle sait tout de moi ! Elle compte énormément pour moi, oui c'est cela... Alors au revoir...

L'exposition, « en hommage à madame la maréchale de Lattre de Tassigny », s'intitulait « La femme, Ève et Marie » : « J'ai appelé cette exposition “La femme, Ève et Marie”, car j'ai figuré Ève et Marie, c'est-à-dire la femme pécheresse et la femme immaculée, mais je les ai réunies

sous la protection, la houlette de la femme éternelle, comme disait Gœthe. Celle qui nous tire vers les cieux. »

Les tableaux étaient très beaux. Un carton avait été imprimé pour l'occasion, avec le titre de l'exposition et la reproduction de l'une des toiles. Après l'exposition, je recevrais régulièrement vos mots sur ces cartons. Vous deviez avoir une pile à écouler.

Un matin, je trouvai dans mon courrier une invitation pour une grande exposition de vos toiles organisée par l'Institut Paul VI. L'événement ayant lieu de l'autre côté des Alpes, je pris cela pour une simple information. J'avais tort : c'était une convocation. Dès le lendemain, vous m'appeliez pour savoir si j'avais bien reçu votre *invitation* pour Brescia et si j'avais bien l'intention de m'y rendre car, *naturellement*, vous comptiez sur ma présence. Je vous ai fait part de mes hésitations – je travaillais, j'avais un mari et un enfant, je pouvais difficilement me permettre de partir deux jours en milieu de semaine, comme ça, pour l'Italie... – que vous avez balayées d'une phrase :

– Gonzague vient, il peut s'occuper de vos billets, et vous irez ensemble.

OceanofPDF.com

Il me dit que je ressemble à Virginia Woolf. Je regarde ce visage émacié, les cheveux noirs tirés en un chignon sévère, les lèvres fines et le regard mélancolique. Au fond, le portrait que vous aviez fait à l'aquarelle et que vous m'aviez envoyé avec mon prénom n'est pas si différent. Vos deux regards sur moi se rejoignent.

J'aime votre manière de décrire un visage : « Le visage est un mystère, étant le composé de ce que nous voulons être sans le pouvoir, et de ce que nous sommes sans le vouloir... »

OceanofPDF.com

Je vous aimais. Certains étaient assez sots pour s'en amuser et rire grassement de notre relation, avec des plaisanteries d'un goût douteux. Mais je vous aimais. D'une manière rare, unique. Vous n'étiez pour moi ni un père, ni un grand-père, ni un vieil époux, ni un amant. Je vous aimais d'un amour étrange, désincarné, et qui, curieusement, me comblait. On dit que l'état amoureux rend beau. L'amour que je vous portais embellissait mon âme. Je me sentais belle à l'intérieur. Grâce à vous. J'étais l'objet de toutes vos attentions. D'une certaine manière, vous aviez du mal à vous passer de moi. Oh, je n'étais sans doute pas la seule ; mais j'ai l'orgueil, ou la naïveté, de penser que je fus, durant les six années que dura notre relation, la préférée.

Il n'entrait dans le couple que nous formions nulle culpabilité. Nos rendez-vous feutrés dans votre petit appartement ne lésaient personne. Je vous aimais paisiblement. Aujourd'hui, tout en vous parlant, je vous sens tout près de moi. Ces confidences que je vous livre par bribes ne sauraient être formulées à voix haute, nul autre que vous ne doit les entendre. Je chuchote à votre oreille, pourtant je sais que vous m'entendez. Votre présence invisible m'encourage, je devine vos yeux malicieux, et peu m'importe l'absence de votre corps terrestre. Entre nous, les corps n'ont jamais servi à rien. C'est pourtant bien une attirance pour un corps, celui, puissant et solide, d'un autre que vous, qui m'amène aujourd'hui à reprendre notre conversation interrompue il y a presque deux années.

Il veut davantage, bien sûr. Il ne va pas se satisfaire de quelques baisers échangés, si passionnés fussent-ils. Lorsque nous sommes bien cachés, ses caresses se font plus précises. Nous n'avons pas le même vécu, lui et moi. Il a eu quantité d'amours illégitimes, pour lui les baisers ne sont que les prémices du péché. Alors que moi, je suis déjà en enfer.

J'ai trente-cinq ans et je n'ai pas évolué depuis mes seize ans. Je n'étais pas de celles qui couchaient, et cela me valait l'estime des garçons, surtout des plus coureurs. Pourquoi les années m'auraient-elles changée ? J'avais longtemps fait attendre celui qui deviendrait pourtant mon mari. C'était toujours ainsi que j'avais évalué le degré d'attachement de celui qui me convoitait. Je n'avais pas d'autre échelle de mesure. Alors lui aussi devrait attendre.

J'étais déjà affolée d'avoir embrassé un autre homme et frémi sous ses caresses. Quant à partager son lit, je ne parvenais pas à l'imaginer. C'était tout simplement hors de question. Et puis, de toute façon, où aller ? « Tu n'es pas le genre de fille qu'on emmène à l'hôtel », m'avait-il dit après notre premier baiser. J'avais confirmé, horrifiée. Des images floues d'hôtels de passe étaient soudain venues se superposer à ma vision idéaliste d'une relation presque platonique. Je croyais pouvoir encore être sauvée.

OceanofPDF.com

Le trouble que me laissaient nos entretiens aurait-il su me protéger ? Aurait-il permis que je ne tombe pas ? M'aurait-il épargné les ravages de la passion ? Qui serais-je aujourd'hui, si vous étiez encore auprès de moi ?

OceanofPDF.com

Votre appartement était un vrai bric-à-brac. Il y en avait partout : des livres, des papiers, du courrier et des tableaux. Des dizaines de toiles posées par terre, entassées les unes sur les autres, et des centaines d'aquarelles qui dépassaient de grands cartons à dessins verts.

J'aimais votre peinture. Les initiés la disaient proche de celle de Redon et de Chagall. Je ne suis pas connaisseuse, je ne puis porter un jugement de critique. Qu'il s'agisse d'huile, d'aquarelle ou de pastel, je ne m'attachais guère à ce que vous aviez voulu représenter. Ce n'étaient pas les figures qui me plaisaient, c'étaient les couleurs, cette sorte de flou et de fondant, un je-ne-sais-quoi qui me touchait à l'intérieur.

Autant vous vous disiez insensible, hermétique même, à toute forme de musique, hormis peut-être celle des phrases, autant vous aimiez la peinture.

« Lorsque quelque événement m'a ému, j'ai le goût de travailler par la peinture à le traduire dans une contemplation, à le faire monter dans une sorte de ciel. » Et : « J'ai écrit et j'ai peint. Et, quand il m'arrive de comparer ces deux langages, il me semble que l'écriture est une parole, alors que la peinture est un silence. »

De même que vous aviez du mal à mettre le point final à un manuscrit, vous peinie à achever une toile : « La difficulté, pour moi du moins, dans la peinture, c'est de m'évader d'une œuvre inachevée, de celle qui conserve encore certaines lacunes, une sorte d'innocence. »

Vous n'aviez de cesse de « chatouiller » vos œuvres, écrites ou peintes. Mais alors que pour parfaire vos toiles, vos aquarelles, vos pastels, vous ajoutiez de nouvelles touches de couleur, vous peaufiniez vos textes en noircissant vos pages de multiples traits rageurs, retirant ici un mot de trop, là une phrase, là encore un paragraphe entier. Alors que votre écriture se voulait toujours plus nette et dépouillée, votre peinture superposait les couleurs qui se fondaient les unes dans les autres en un flou doux et fragile. Lorsque je contemple l'un de vos tableaux, il me semble que les couleurs palpitent encore sur la toile, frémissantes, frissonnantes.

De temps en temps, quand je me trouvais chez vous, vous me demandiez de choisir une aquarelle dans vos cartons. C'était un choix

difficile, j'hésitais longtemps. Si je tardais à me décider entre deux, vous me disiez : « Prenez donc les deux ! Allez-y, choisissez-en d'autres si vous voulez ! Vous savez bien que je ne peux rien vous refuser. »

Lorsque j'attendais mon premier enfant et ne pouvais plus aller vous voir, tenue de rester au repos, vous êtes venu me rendre visite chez moi. Je garde un souvenir ému de cette après-midi où, à demi allongée sur un matelas dans le salon, vous installé près de moi dans le gros fauteuil en cuir dont vous ne pouviez jamais vous extirper seul tant vous vous y enfonciez, je vous ai écouté me parler, me faire rire, m'encourager. Vous m'aviez apporté ce jour-là un pastel représentant la Vierge nourrissant l'Enfant Jésus et vous aviez écrit au bas du dessin : « *Virgo lactans*. À Véronique, en ce 3.XII.91. Jean Guitton. »

Vous m'avez offert deux grands tableaux, cinq aquarelles, quelques pastels. Des livres, des albums. Trois roses. Et un chapelet. Pourquoi m'avoir donné ce chapelet, qui vous appartenait depuis tant d'années ? À moi, qui ne croyais à rien ? Depuis qu'il est chez moi, il n'a jamais servi. Mais je l'ai gardé.

OceanofPDF.com

Il s'en est fallu de peu ce jour-là que je ressorte votre chapelet du petit tiroir de mon bureau et que je l'égrène en pleurs, couverte de honte à l'idée de votre regard posé sur moi. Il est venu me chercher. « Je nous ai trouvé un petit nid », m'annonce-t-il. Je me raidis. Que veut-il dire ? Où prétend-il m'entraîner ? Qu'ai-je fait pour déchoir à ses yeux, devenir brusquement une de ces filles, que je juge perdues, qu'on emmène à l'hôtel ? Pour qui me prend-il ? Je me rebiffe, le rabroue. Je ne veux pas. Nous n'irons nulle part. Mon rêve s'effondre. Je croyais qu'il m'aimait, que c'était une histoire d'amour, et voilà qu'il veut en faire une histoire de cul. Le prince charmant n'était qu'un homme comme les autres.

Je ne suis plus une petite fille, la vie n'est pas un conte.

Je dois grandir.

Et surtout j'ai si peur qu'il ne veuille plus de moi.

Le « petit nid » est un hôtel de charme près de la place Saint-Sulpice. Le genre d'endroit cosy et douillet où l'on ne passe pas inaperçu. À la réception, la femme nous jette un regard torve. Comme s'il était écrit « Adultère » en lettres écarlates sur nos fronts. La chambre est petite, le lit en chêne, rustique, occupe toute la place. Je suis mal à l'aise. Que fais-je ici, assise seule sur un lit avec cet homme qu'il y a une heure encore je croyais aimer, que j'avais cru sincèrement épris ? Il était là, un peu penaud, aussi gêné que moi, gauche, ne sachant plus comment m'aborder, conscient de la distance immense qu'il venait d'installer entre nous.

Nous n'avons pas fait l'amour ce jour-là. Je crois pourtant que nous nous sommes aimés très fort.

En me raccompagnant chez moi, il s'est excusé. M'a promis d'attendre aussi longtemps que je le déciderais. Qu'il se contenterait de ce que je voudrais bien lui offrir. Et que, somme toute, tout cela était très charmant.

Vous voyez, je ne suis pas une Marie-Madeleine. Satan n'est pas parvenu à m'entraîner dans sa chute, des ailes d'ange lui ont poussé.

Vous m'envoyiez de temps en temps des gens, de vagues connaissances dont vous souhaitiez plus ou moins vous débarrasser. Des gens qui écrivaient, écrivillaient. Alors, pour vous donner bonne conscience, vous me les adressiez.

C'est ainsi qu'un jour débarqua une dame au nom impossible, russe il me semble, qui, me dit la réceptionniste, venait me trouver sur votre recommandation. Je la reçus, comment faire autrement.

Je vis entrer dans mon bureau une étrange personne, un manuscrit sous le bras. Outrancièrement fardée, un décolleté plutôt osé, la jupe mini mini. La dame devait avoir la bonne soixantaine. Décidément, vos relations ne vous ressemblaient pas. Elle était l'auteur d'une sorte de bestiaire, et souhaitait, si cela n'était pas trop abuser de mon temps ô combien précieux, que je lui donne un avis sur son talent. Elle parlait lentement, tendant le cou à la manière d'un poulet et roulant des yeux exorbités. Pourvu que personne ne l'ait vue entrer dans mon bureau... Je pris le manuscrit, ne la retins guère et ne la raccompagnai pas non plus.

Le soir, je jetai un œil à son texte et, peu convaincue, préparai une lettre polie.

Lorsque j'évoquai cette visite, vous avez pouffé, à l'évidence enchanté du tour que vous veniez de me jouer. Pour vous, cette dame n'était rien moins que le démon en personne. Vous m'avez expliqué que vous aviez lu son manuscrit et que vous l'aviez trouvé « pornographique » ! Certes, il me semble me rappeler qu'un chat, ou un chien, je ne sais plus, assistait aux rendez-vous galants de sa maîtresse, mais tout de même...

Lorsque, navrée, je remis ma réponse négative à la dame, « le texte au demeurant fort original et que j'ai eu grand plaisir à lire, n'entrant hélas pas dans le cadre de nos collections », elle n'en fut pas autrement ébranlée. Bonne joueuse, elle me demanda si j'accepterais de venir dîner un jour chez elle avec mon mari, non sans s'être assurée au préalable que j'avais bien un mari et informée de ce qu'il faisait dans la vie. Elle me précisa que sa maison accueillait toujours de nombreuses personnalités, des gens « très intéressants ».

Peu après, je recevais un carton de madame K., nous priant à dîner, mon mari et moi, à la date du tant. Là encore, vous avez éclaté de rire.

– N’y allez pas ! C’est une folle !

Nous y sommes tout de même allés. Par curiosité peut-être, du moins pour moi car mon mari traînait les pieds, se demandant bien ce qu’on allait faire « dans ce dîner à la con ».

Madame K. habitait une petite maison au fond d’une impasse, en plein Paris, du côté d’Alésia, un endroit assez charmant. Nous fûmes accueillis par une soubrette revêche en tablier blanc qui nous débarrassa de nos manteaux et nous invita à monter à l’étage, d’où nous parvenait un brouhaha confus et où nous attendaient notre hôtesse et ses invités.

En haut des marches, madame K., pomponnée comme une poupée Barbie, chemisier froufrouant et jupette très au-dessus du genou, s’est avancée à notre rencontre avec un sourire de circonstance. Du haut de ses escarpins, elle jeta rapidement un œil désapprobateur sur mon mari :

– Mais... il est très jeune !

Manifestement on m’attendait avec un vieux barbon décoré et légion-d’honneurisé, comme beaucoup des messieurs présents ce soir-là.

On nous offrit un verre d’orangeade et quelques cacahuètes, puis on nous planta là. Réprimant une envie de rire, nous considérâmes nos co-invités. L’ensemble nous parut plutôt terne. Ces « gens passionnants » étaient, pour un grand nombre d’entre eux, anciens ambassadeurs ou consuls. Les diplomates ne m’ont jamais fait rêver. J’apprendrais peu après par vous que madame K. était elle-même épouse d’ambassadeur.

Nous passâmes à table. Tout était réglé comme du papier à musique. Le couvert était dressé dans deux pièces séparées. Mon mari était à la table de notre hôtesse alors que m’était réservée une place d’honneur puisque, à l’autre table, je me retrouvai à la droite de monsieur Jean Favier, seule personne que je connusse de vue et de réputation. Historien émérite, spécialiste du Moyen Âge, auteur de biographies prestigieuses de Philippe le Bel et de François Villon, il serait nommé l’année suivante directeur de la BNF, la « Très Grande Bibliothèque » voulue par François Mitterrand. En face de moi était assise une dame d’une quarantaine d’années, peut-être un peu plus, qui d’entrée me toisa avec dédain et quelque méfiance – j’étais la plus jeune et pas la plus laide. Elle semblait très liée à mon honorable voisin, parlait et riait fort. À ma droite, j’avais

un vieux mon sieur très gentil et pas bien rigolo. Je ne me souviens pas des autres convives.

Je me suis ennuyée à périr. La péronnelle d'en face mobilisait la conversation en passant en revue toutes les choses étranges qu'elle avait mangées dans les nombreux pays qu'elle avait visités, à quoi Jean Favier répondait avec un intérêt certain. Je pense que la seule phrase que j'aie prononcée ce soir-là fut que, lors d'un séjour au Mexique, j'avais goûté aux sauterelles et autres insectes grillés. Ma modeste intervention m'avait aussitôt valu d'être fusillée du regard par la dame d'en face. Cette tentative d'incursion dans une discussion au demeurant superficielle et sans intérêt n'ayant pas reçu d'accueil favorable, je me tus jusqu'à la fin du dîner – servi avec un lance-pierres, et mauvais (je me souviens de petits pois de conserve) – et attendis que ça passe.

Mon illustre voisin ne m'avait pas adressé la parole, tout juste m'avait-il accordé l'aumône d'un regard hautain lorsque j'avais évoqué mes sauterelles mexicaines, se demandant à l'évidence pourquoi la maîtresse de maison lui avait collé à sa droite cette jeune fille timide qui n'avait pas grand-chose à raconter. La dernière bouchée avalée, nous prîmes congé. L'on ne nous retint pas.

Quelques années plus tard, à l'occasion d'une signature d'ouvrages très privée chez Maxim's, je tombai nez à nez avec madame K. qui signait son bestiaire, enfin publié par une petite maison d'édition. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand, me rappelant ce dîner, elle me dit :

– Alors, il paraît que monsieur Jean Favier ne s'est pas montré du tout aimable avec vous ce soir-là ! Et que vous vous en êtes plainte à monsieur Jean Guitton ! Savez-vous que Jean Guitton en a fait reproche à Jean Favier, lui disant combien il avait trouvé déplorable qu'il ne se fût pas montré galant avec son amie ?

Vous étiez décidément incorrigible.

Peu après, je recevais une invitation de madame K. à venir l'écouter lors d'une soirée de poésie où elle déclamerait ses propres poèmes. Je déclinai poliment et n'entendis plus jamais parler de mon extravagante.

Depuis un mois, nous nous voyons tous les jours. On visite Paris. Ses jardins. Ses fontaines. Ses musées. Ses monuments. Nous nous asseyons main dans la main au Luxembourg où nous assistons à des concerts piteux, écoutant religieusement du Vivaldi joué par des orchestres ringards. Nous nous faisons l'effet de deux petits vieux bien sages, on parle aux pigeons, on est ridicules et on s'en fout.

OceanofPDF.com

Fin juin. Il part. Deux mois en Provence, avec elle.

Il m'appellera, il promet.

Paris se vide. Il part et je suis perdue.

OceanofPDF.com

Vous aviez, sur votre bureau, un vieux poste de téléphone. On composait encore les numéros en tournant le cadran de l'index. Le bruit que faisait le disque de plastique en revenant à son point de départ me plongeait chaque fois dans la maison de mon enfance. La sonnerie aussi, sourde et vibrante, était d'époque.

Vous aviez une manière très personnelle de terminer une conversation téléphonique. Une fois que vous aviez dit ce qui était à dire, vous raccrochiez. Peu vous importait que votre interlocuteur – qu'il fût évêque, politique, journaliste ou anonyme n'y changeait rien – ait autre chose à ajouter. Et si, bien élevé et respectueux, il s'attardait un peu afin de prendre poliment congé, un « clang » brutal lui signifiait qu'il était vain de poursuivre, vous n'étiez plus là.

Souvent, vous n'aviez pas encore achevé votre phrase que déjà votre main s'avancait pour reposer le combiné sur le poste. Les premiers temps, cela m'avait surprise. Puis je m'étais habituée. Par la suite, il m'arriverait plusieurs fois de rassurer un malheureux journaliste se plaignant que vous lui ayez « raccroché au nez ».

Parfois aussi, vous ne répondiez pas, quand vous ne débranchez pas tout simplement la prise pour avoir la paix. Souvent, lorsque nous travaillions, vous me demandiez de prendre la communication et de prétendre que vous n'étiez pas là. Ce que je faisais.

– Je suis désolée, mais Jean Guitton est absent. Puis-je prendre un...

– Qui était-ce ? interrogiez-vous alors, à vingt centimètres du combiné, avant même que j'aie pu terminer.

Je vous ai également entendu dire vous-même que vous n'étiez pas là...

– Oh, écoutez, Jean Guitton est souffrant, annoncez-vous de votre voix aiguë et reconnaissable entre toutes, il ne peut vous parler... Oui, c'est ça... répondiez-vous en tendant déjà votre bras pour raccrocher alors que j'entendais encore l'autre au bout du fil qui tentait de faire passer un message.

Ou pour refuser quelque rendez-vous « rasoir » :

– Oh non, vous savez, je suis très pris, très occupé...

Et, devant l'insistance de votre solliciteur :

– Monsieur, je suis souffrant...

Enfin, si l'autre ne lâchait toujours pas :

– Je suis bien malade... J'ai ce que les médecins appellent une mauvaise grippe, oui, c'est ça, alors le docteur me *défend* de sortir...

Et de raccrocher à la barbe du raseur.

OceanofPDF.com

Avec lui, jamais je ne m'ennuie, même lorsque nous ne parlons pas. Nous partageons une peur panique de l'ennui. Il vient si vite, et quand il survient, il colle, il poisse, il est si difficile de s'en défaire. Nous fuyons autant les raseurs que les sots. La plupart des gens ordinaires me lassent, j'ai besoin de sortir de l'ordinaire. Vous étiez extra-ordinaire. Vous ne ressembliez à personne. Et vous provoquiez en moi ceci d'extraordinaire que, après vous, le monde me semblait plus beau. Le bonheur devenait accessible, il suffisait de suivre la voie que vous traciez. Je m'attachais à essayer de voir à travers votre regard. Alors les humbles et les simples me touchaient, je devenais plus curieuse des autres, je m'ouvrais à une vie plus riche. Je m'épanouissais auprès de vous.

Peut-être, à défaut de me convertir, auriez-vous fini par faire de moi quelqu'un de bien.

OceanofPDF.com

Parmi les « favoris » que je croisais souvent rue de Fleurus, il y avait Hude (vous ne l'appeliez que par son patronyme) – il devait avoir à peine quelques années de plus que moi, mais persistait à me donner du « mademoiselle », que vous corrigez aussitôt par un « Madame ! Madame ! » scandalisé ; Gonzague (vous ne l'appeliez que par son prénom), celui que je rencontrais le plus souvent ; et Bernard Billaud, homme discret et pudique d'une extrême gentillesse. Je vous trouvais aussi à plusieurs reprises en compagnie d'un neveu en soutane, de quelque prélat, du directeur du lycée Stanislas, d'une artiste peintre, d'un historien...

Beaucoup de ces visiteurs me semblaient obséquieux. Ce n'était cependant pas le cas de Gonzague, ni celui de Bernard Billaud dont l'affection m'a toujours paru sincère, profonde et désintéressée.

Deux femmes se disputaient votre quotidien. Il y avait d'abord votre secrétaire, Marguerite-Marie, une jeune Polonaise passionnée d'équitation et à laquelle vous étiez très attaché. Vous l'aviez fait entrer des années plus tôt comme secrétaire à l'Académie et elle vous avait accompagné lors de nombreux voyages, à Rome, au Japon... Vous l'aviez prise sous votre aile. À moins que ce ne fût l'inverse... ? Lors de la publication des *Lettres*, elle s'était émue de n'être mentionnée nulle part et, surtout, que l'« ange » auquel vous adressiez votre préface ne fût pas elle, mais moi. Elle veillait sur vous depuis tant d'années, alors que moi... Je vous avais alors proposé d'ajouter son nom en page 7, la page des dédicaces, auprès de ceux de vos parents et de monsieur Pouget, votre maître. Ce que nous fîmes dès la première réimpression du livre. Je crois que cela lui convint. Pourtant, lorsque je vous appelais les derniers temps et que c'était elle qui décrochait le téléphone, elle me paraissait toujours distante. M'en voulait-elle d'avoir, moi aussi, une place auprès de vous ?

L'autre femme était très différente. Mademoiselle P., professeur de grec ancien, vous était entièrement dévouée. Au volant de sa petite automobile, elle vous menait partout. Très vive, sans doute très autoritaire, mademoiselle P. avait toujours l'air pressé et affairé. Elle habitait mon quartier, ainsi que sa sœur jumelle avec laquelle je la confondais, et je l'y croisais fréquemment, trotinant toujours du même

petit pas alerte, la tête penchée vers l'avant comme pour aller plus vite encore, une pile de dossiers sous le bras ou un panier de légumes à la main.

C'était mademoiselle P. qui vous emmenait à Passy-Buzenval, le couvent proche de Paris où vous passiez la plupart de vos week-ends. Là-bas, vous aviez votre chambre et un bureau pour écrire et travailler. Vous y savouriez une paix toute relative. Les sœurs étaient aux petits soins pour vous, presque trop. Par exemple, il ne leur effleurait pas l'esprit que vous pussiez parfois manquer une messe, paresser au lit le matin. Et vous n'osiez pas le leur dire. Alors, chaque jour à l'aube, l'une d'elles venait gratter à votre porte pour vous inviter à l'office du matin. Vous m'avez avoué avoir plus d'une fois feint de ne pas entendre, ou prétexté quelque fatigue, annonçant d'une voix habilement affaiblie à la malheureuse alors aux quatre cents coups que vous étiez souffrant. À votre âge, ce n'était jamais un bien gros mensonge...

Aujourd'hui encore, il m'arrive de croiser mademoiselle P. et son petit air très occupé. Elle ne me reconnaît plus. Mais peut-être n'est-ce toujours que sa jumelle.

J'ai dîné il y a quelques mois chez Bernard Billaud, dont vous avez fait votre légataire universel. Nous avez-vous entendus vous évoquer longuement, affectueusement, ce soir d'hiver ? Votre modestie dût-elle en souffrir – car vous revendiquiez « l'orgueil d'être modeste » –, ce ne furent qu'éloges et relation de souvenirs et anecdotes au travers desquels s'exprimait une infinie tendresse.

Lorsque je pense à vous, il me revient toujours la phrase de Paul Valéry : « Les hommes vraiment grands sont tout près des autres par la même simplicité qui les en éloigne à l'infini. Car ces hommes vraiment grands conservent dans leur rapport avec les choses profondes et difficiles dont ils font leur intimité les mêmes attitudes, celles qu'ils ont avec tout le monde ; ils sont à la fois familiers, délicats et vrais. »

Aujourd'hui, vous êtes parti pour d'autres rivages ; moi je suis restée (je vous cite) « dans cette espèce de caricature de la Vie qu'on appelle la

vie, la vie des faux honneurs, la vie des faux échecs ». Et je n'ai plus personne qui me fasse « monter » comme vous seul avez su le faire.

Vous me manquez.

OceanofPDF.com

Il me manque, si vous saviez. Quatre semaines qu'il est parti, que nous sommes loin l'un de l'autre, nous qui peinons tant à nous décrocher l'un de l'autre même pour quelques jours. Son train arrive tout à l'heure à 11 h 47. Avec quelle hâte j'ai attendu que l'appartement se vide. Mon mari au bureau. Mon fils à l'école. Alors j'ai repris un bain. Le premier n'était qu'un simulacre. Celui-ci serait mousseux, parfumé. « La toilette, écrivez-vous, n'a pas d'autre sens que de transformer les corps en apparition... » J'ai fait un gommage. Pourquoi je vous raconte tout ça, savez-vous seulement ce qu'est un gommage, lorsqu'on se frotte le corps d'un gel râpeux pour le rendre plus doux ? Savez-vous seulement de quoi je vous parle quand je vous décris mon émoi ? Avez-vous déjà tremblé à l'idée d'être seul avec une femme ? Nous sommes à la fin de juillet, il fait beau, très chaud même, et je grelotte. J'ai mis une petite robe blanche. Je rentre d'une semaine en Bretagne avec maman et je suis bronzée. Je me sens belle.

Dans la rue, je ne cours pas, je vole. J'ai peur. Et s'il avait raté son train, s'il ne venait pas ? J'ai peur. Et s'il est bien dans le train, si je le retrouve bien sur le quai ? Qu'allons-nous faire de cette journée ? Il vient pour moi, tant de kilomètres pour moi seule. Pour elle il aura trouvé une bonne raison, prétexté je ne sais quel rendez-vous impératif, mais moi je sais qu'il n'y a que moi. Je ne peux plus me dérober. Ce sera aujourd'hui. Ce ne peut être autrement, vous comprenez ? J'ai peur.

Dans le RER, je tremble. Mon cœur bat fort, si fort, j'ai l'impression que le lin blanc de ma robe se soulève, que tout le monde devine les battements fous derrière mon sein bronzé, à travers le tissu.

Il arrive dans la cohue des voyageurs, trempé de sueur, semble surpris de me voir. « J'avais la trouille, je pensais que tu ne serais pas là. » Il me serre contre lui, je me blottis dans le creux humide de ses bras, mes petits carrés se recollent un à un, me voici à nouveau une, tout à lui.

Avez-vous déjà fait l'amour avec une femme ? Avant ou après Marie-Louise ? Connaissez-vous cet émoi de la chair contre lequel on est délicieusement impuissant ? J'ai eu si peur, cette première fois avec lui... Et ç'avait été si bien. Je ne me moque pas en vous demandant cela, je n'insinue pas que vous êtes mort puceau ; simplement, moi qui avais déjà et plusieurs fois aimé, jamais je n'avais connu une telle fusion des corps et du cœur. De lui aussi, je pourrais dire que jamais on ne m'avait fait monter si haut. Mais le ciel où je me suis envolée cette après-midi-là n'est pas le vôtre. Le vôtre est éternel, celui où il m'envoie est éphémère.

OceanofPDF.com

Vous seriez auprès de moi, vous m'enverriez au confessionnal. J'ai commis l'un des pires péchés, le péché d'adultère. Vous l'avez bien pardonné à Althusser, mais c'était un homme. Venant de moi, quelle aurait été votre réaction ? Vous aurais-je déçu, ou bien amusé... ? Auriez-vous jugé ma faute moins grave que le fait de ne pas croire ? Que m'auriez-vous conseillé de faire, de dire, de taire ? Et vous aurais-je seulement écouté ?

Vous m'aviez étrangement hissée sur un piédestal. J'étais femme, j'étais mère, j'incarnais pour vous la Femme. En me confiant à vous, je serais retombée parmi les femmes.

Pourtant, j'ai la faiblesse de croire que vous ne m'auriez pas condamnée. Jamais vous ne m'avez jugée.

Je n'irai pas me confesser, bien sûr, vous le savez bien. Si vous insistez, je peux ressortir votre chapelet et réciter une trentaine de « Je vous salue, Marie ». Peu m'importe, du moment que je peux retourner dans son lit.

« Le saint demeure dans la tentation », écrivez-vous. Je ne suis pas une sainte. Je suis faible. Je suis incapable de faire ce « sacrifice » que vous définissez ainsi : « Faire sacré ce à quoi on renonce. »

Et puis, il n'a pas une tête de sacré.

OceanofPDF.com

Me voici donc devenue la maîtresse. Quelle horreur que ce mot-là. Celle que l'on cache. Celle dont on joue. Une madame de Raynal. Dans la littérature, les femmes sont folles de leurs amants. Les hommes, s'ils se vantent de leurs conquêtes et se targuent d'avoir des maîtresses, ont vaguement honte de celle qu'ils ont élue dans l'ombre. Elle est là traditionnellement pour calmer leurs besoins sexuels qu'une épouse, dont le quotidien a épuisé les charmes, ne sait plus satisfaire. D'amour, il est rarement question. Il s'agit bien plus souvent de ce que vous appelez le « faux amour », celui qui « quand il croit penser à l'autre pense au plaisir qu'il retirera de l'autre ». « L'amour tend toujours en haut et ne veut pas être retenu par les choses du bas », dites-vous encore. Les maîtresses, même très aimées, demeurent parmi « les choses du bas ».

Comment l'orgueil peut-il s'accommoder de cela ?

OceanofPDF.com

Un jour vous me dîtes : « Tous les ans, le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, je dîne avec la maréchale de Lattre. Et j'invite à ce dîner des gens qui me sont chers. Alors, Véronique, je vous prie de bien noter cette date et de me faire la joie, le grand honneur, d'être présente à ce dîner avec la maréchale. »

J'acceptai. De toute façon, vous ne me donniez pas le choix, il n'était pas question qu'il en fût autrement. Je réservai donc ma soirée, laissant mon mari faire le baby-sitter. Cela m'amusait assez de dîner avec la maréchale. Cela amusait surtout mon père, qui aurait bien aimé prendre ma place.

Le jour dit, nous avions tous rendez-vous chez vous. Vous étiez dans votre fauteuil, votre canne à la main, votre manteau, votre chapeau et votre écharpe sur vous, prêt à décoller dès le dernier arrivé. Nous étions sept : la maréchale et vous, et rien que des jeunes : deux de vos nièces – dont celle que vous préféreriez, votre filleule, étudiante en médecine je crois –, deux de vos amis, et moi.

Vous avez attrapé mon bras et nous sommes tous descendus chez Gramond, le petit restaurant en bas de chez vous, rue de Fleurus. Menu pour tout le monde : une assiette de potage, du poisson et une salade de fruits frais.

Vous avez pris place en face de la maréchale, l'héroïne du soir. Vous m'avez désigné le siège à votre droite.

Après s'être poliment enquis de qui nous étions et de ce que nous faisions, la maréchale n'a plus parlé qu'avec vous. Et nous, nous écoutions. Vous faisiez un excellent animateur :

– Et maintenant, racontez-nous votre fuite, en 1943 !

– Ah oui, vous voulez dire quand je me suis déguisée en homme ?

Et de démarrer aussitôt, pour notre plus grand plaisir et sans doute pour la énième fois, le récit rocambolesque de ses aventures de jeune femme.

À près de quatre-vingt-dix ans, la maréchale était vive et plutôt délurée. Une conteuse merveilleuse et drôle qui paraissait vous mener par le bout du nez, et vous adoriez cela. Assis en face d'elle, vous sembliez

vous amuser comme un fou de ses facéties. Vous aviez l'air tout émoustillé. Elle ne cessait de vous chahuter, et cela vous enchantait. Si elle se laissait aller à vous faire quelque réprimande, vous baissiez les yeux, tel un petit garçon pris en faute, attendant la sentence avec un rien de malice.

Quel numéro jouiez-vous tous les deux ? Devant ces cinq jeunes transis de respect, elle se fichait de vous avec délectation, vous lui donniez la réplique avec jubilation, feignant la soumission et l'obéissance pour le plus grand plaisir de votre « public », pendant que le chauffeur de la maréchale poireautait dans sa voiture garée devant le restaurant.

Chez Gramond, ce soir-là, j'eus le sentiment d'être au théâtre. La maréchale tenait le rôle-titre, vous celui de faire-valoir. Les deux comédiens étaient excellents, bluffants de naturel et de spontanéité. La pièce était fort drôle, et nous étions plutôt bon public.

Ce fut une soirée délicieuse.

OceanofPDF.com

Ne pas penser, surtout. Ne pas réfléchir. Ne pas imaginer la douleur de celui qui partage ma vie s'il venait à savoir. Lui faire mal m'est intolérable. Il n'a pas mérité ma trahison. Je me convaincs que je ne fais rien de mal. Je m'accorde juste un petit morceau de vie en dehors de lui, sans rien lui retirer de notre existence commune. J'ai besoin de vivre ma folie ailleurs pour mieux la canaliser chez moi. Une existence trop sage, trop réglée ne convient pas à mes aspirations, à mes excès ; mes tempêtes, pour ne pas détruire le climat familial, doivent trouver un exutoire au-dehors. Le grand vent ne sied pas à l'amour conjugal.

Parfois, j'ai l'impression qu'il sait. À la maison, je suis plus impatiente, plus facilement agacée. J'ai des moments d'absence, mon esprit s'évade, mes pensées m'échappent, elles vagabondent, et les retenir me coûte. Je me sens bridée et j'enrage. La nuit, j'attends qu'il s'endorme pour retrouver ma liberté. J'aime ce moment. Dans le noir, je rêve les yeux ouverts. Sans faire de mal à celui qui partage mon lit et respire paisiblement à côté de moi, je m'en vais. Pour une heure ou deux d'insomnie, je le quitte. Je vis une autre vie, un autre amour. Je m'endors pleine d'images de lui et le lendemain c'est son sourire qui me réveille, inaugurant une nouvelle journée de mensonge.

OceanofPDF.com

Là où lui voit parfois une diablesse, quand mon corps se fait provocant, vous voyiez un ange, certes un ange parfois terrorisant, mais un ange toujours, même lorsque je vous « tuais ». J'étais asexuée, désincarnée. Mon âme était celle d'une femme et peu vous importait le corps qu'elle habitait. Votre corps d'homme n'abritait-il pas une âme féminine. Pourtant, eussé-je été laide, j'ai la coquetterie de penser que notre histoire aurait été moins étonnante, et peut-être même qu'elle n'aurait pas été du tout.

Vous étiez capable d'émotion, cependant. Mais c'était une émotion purement esthétique. N'avez-vous pas peint de très beaux nus ? À celui qui vous avait demandé, comme une évidence, si vous effectuiez vos croquis à partir de clichés photographiques, vous aviez répondu, outré : « Mais enfin, je peins à partir de modèles vivants ! »

OceanofPDF.com

« Immortel, on ne l'est que pour la vie ! » ironisait l'académicien Daniel-Rops.

Pinay venait de fêter ses cent ans. Ce jour-là, vous m'avez téléphoné. Dans votre ton, j'ai cru déceler une pointe de jalousie. Cet âge, vous vouliez absolument l'atteindre. Surtout, vous vouliez le dépasser, faire mieux que votre camarade de Saint-Chamond. Vous aviez quelques chances d'y parvenir : votre père était parti à quatre-vingt-quatorze ans – ne vous avait-il pas dit, lorsque vous êtes entré à l'Académie : « Te voilà donc immortel, mon fils, mais moi je suis increvable ! » – et Henri, votre frère récemment disparu, à quatre-vingt-dix. À ce moment-là, vous en aviez vous-même quatre-vingt-treize.

Peu après, rue de Fleurus, je vous écoutais avec intérêt me confier le secret, selon vous, de la longévité : manger très peu (vous m'aviez toujours dit ne pas avoir vraiment souffert de la faim lorsque vous étiez prisonnier), nourrir son esprit et faire quelques mouvements de gymnastique.

Certes, je vous imaginais sans peine nourrir votre esprit, je connaissais la frugalité de vos repas, mais pour la gymnastique j'avoue que j'étais un peu dubitative.

– La gymnastique... ?

– Oui ! Le médecin de famille, quand j'avais une quinzaine d'années, m'avait montré des mouvements à faire tous les matins en se levant pour garder une bonne santé. Alors, depuis, je n'ai jamais cessé de les faire. Tous les matins, je fais ma gymnastique. Eh oui, eh oui...

Je vous regardais, amusée.

Alors, vos petits yeux plus pétillants que jamais, vous vous levez d'un bond, jetez votre canne un mètre plus loin, et hop ! vous voilà en train de vous baisser, de vous redresser, de pencher la tête à droite, à gauche, de vous mettre sur la pointe des pieds puis de lancer vos mains le plus loin possible vers le sol...

Médusée, j'assiste à une minute de votre séance quotidienne de gymnastique.

Pour vos repas, vous vous rendiez régulièrement chez Gramond qui vous servait un potage, un fruit, sachant parfaitement ce qui vous convenait. C'était votre cantine, vous y aviez votre table, celle au fond à droite, et vos habitudes.

Le reste du temps, c'était votre gardienne d'immeuble qui cuisinait vos repas. Elle vous les montait, encore tout chauds, et les déposait sur la table de la cuisine où, avant de redescendre, elle disposait une assiette, un verre et des couverts. Souvent, je me suis trouvée là à ce moment. En général, peu pressé de déjeuner, vous laissiez tout refroidir. Vous vous plaigniez de ce qu'il y avait toujours trop. Combien de fois vous ai-je surpris à grignoter trois fois rien, puis, sans l'ombre d'un remords, à jeter le reliquat dans la poubelle... Vous faisiez cela avec la même espièglerie qu'un gosse qui, dès que sa mère a le dos tourné, s'empresse de se débarrasser dans la gueule du chien des morceaux de viande qu'il renâcle à avaler. Ce qui vous chagrinait le plus, c'était les jours où elle vous montait du riz. Plusieurs fois, je vous ai vu tout verser dans la poubelle, sans même y goûter. Je me suis revue des années en arrière, dans ma famille anglaise, avec mon co-pensionnaire mexicain lorsque l'un de nous allait précipiter la *jelly* dans les toilettes pendant que l'autre faisait le guet à la porte de la cuisine.

– Comment faites-vous pour que le riz ne soit pas collant ? me demandez-vous un jour, l'air désespéré, après avoir jeté une fois de plus le contenu de votre assiette.

J'évoque l'oncle Ben's, le temps de cuisson, un rinçage éventuel...

– Alors il faudrait que vous descendiez expliquer tout cela à ma concierge. Son riz, c'est de la colle, je ne peux pas l'avalier !

OceanofPDF.com

Je voulais déjeuner avec lui. Il ne peut pas, il déjeune avec une autre. Nous nous retrouverons donc pour un café, vers 14 heures. J'enrage. Il l'aime bien, je le sais, il me l'a dit souvent. Il la trouve « intéressante », autrement dit bien pire que jolie. D'ailleurs, elle n'est pas très jolie. Je ne peux rien manger, ma gorge est serrée, ne laisse plus rien passer. L'image d'eux deux ensemble m'obsède. Je regarde passer les minutes lentement. Je ne tiens pas en place. Je me lève, tourne en rond, me rassois, attrape un livre, n'arrive pas à lire, le repose, me relève, me regarde dans la glace, me trouve moche.

À l'heure du café, je suis encore à la maison. Je ne peux pas croire qu'il en ait déjà terminé. Devoir rester assise seule à l'attendre serait une humiliation terrible. Je laisse passer un quart d'heure, une demi-heure, et j'arrive, affichant un air de nonchalance odieuse, avec une heure de retard. Il est fou. Il allait partir. Devant tout le monde, il m'inflige une leçon de savoir-vivre en bonne et due forme. Il m'attend depuis une heure. Il n'a pas déjeuné avec elle, il avait annulé.

C'est notre première dispute. Ma défense est pitoyable. Que va-t-il penser de moi, à présent ? Ai-je déjà tout gâché ? J'étais jalouse, c'est tout. Je ne peux pourtant pas le lui dire, ce serait déchoir.

Votre défaut capital était, disiez-vous, le tourment inutile. Comme vous, je prévois toujours le pire. Dans vos mémoires, évoquant votre nature inquiète, vous reprenez cette phrase de Léon Bloy : « Nous souffrons par imagination de ce qui n'existe pas. Ce qui est ne fait pas souffrir. » Vous dites encore : « La présence du mal, je la supporte, alors que je ne supporte pas l'incertitude du bien. Je n'aime pas attendre ; toute attente chez moi est inquiète. Si mon ami téléphone qu'il ne pourra pas venir, je suis déçu, mais je suis soulagé. L'esprit des humains préfère le malheur à la crainte. »

J'ignore ce qui me serait le plus insupportable : la certitude d'une autre, ou l'incertitude de son amour pour moi ? Le réel m'est aussi cruel que l'incertain. Et si souvent ce que j'ai redouté, échafaudé dans mon imagination galopante quand il s'agit d'envisager le pire, finit par advenir.

OceanofPDF.com

Pourquoi faut-il toujours que je noircisse la réalité, que je voie le mal partout ? Mes anticipations sont toujours négatives. « La lucidité est la blessure la plus proche du soleil », écrivait René Char. « Tu n'es pas lucide, tu es parano », m'assène-t-il. La réalité est malléable. On peut la tordre, la gondoler, la rendre plus lourde ou plus légère. Certains, les optimistes dont je ne suis pas, la pétrissent comme une boule de glaise, lui donnant les rondeurs qui lui manquent, une douceur qui la rend supportable, voire aimable. Ils savent se faire du bien, ils prennent soin d'eux. Ma réalité est une pierre, un marbre dur et impitoyable ; au lieu d'en gommer les aspérités, je la taille à la serpe, j'en affûte le tranchant, j'en aiguise la lame, et tel un scalpel elle me griffe, me coupe, me cloue. Je saigne et mes blessures, que je n'ai de cesse de raviver, ne cicatrisent jamais.

OceanofPDF.com

Après nos séances de travail, lorsque celles-ci avaient lieu un jeudi matin, vous aimiez bien me raccompagner jusqu'à mon bureau en voiture. Je profitais alors de votre chauffeur, mis à votre disposition par l'Académie et que vous partagiez avec Étienne Wolff, l'un de vos confrères, de trois ans votre cadet, biologiste et également membre de l'Académie des sciences.

Chaque jeudi, donc, votre chauffeur venait vous chercher et vous donnait le bras pour descendre l'escalier et rejoindre la voiture. Vous vous étiez attaché à cet homme. Vous aviez même pour lui une profonde admiration. Lorsqu'il est parti à la retraite – j'étais avec vous le jour de sa dernière course –, je vous ai vu désespéré. Vous aviez l'air complètement perdu. Il fut ensuite remplacé par un Portugais, tout aussi dévoué, mais ce n'était plus la même chose.

Je montais à l'avant, à la droite du chauffeur, et saluais Wolff. Il portait tout le temps une petite toque de fourrure noire. Puis je vous écoutais tous les deux. Le trajet n'était hélas pas bien long jusqu'au boulevard Saint-Germain. Il me semblait entendre deux garnements qui se retrouvaient dans le car les menant à la communale. Votre première question était toujours :

– Notre secrétaire perpétuel est-il là aujourd'hui ?

Vous trembliez devant Druon comme des enfants devant le supérieur de l'école. Quand il était là, vous affichiez une mine morose, il allait falloir bien se tenir, travailler au dictionnaire avec sérieux. Si en revanche Druon n'était pas là, on sentait un soulagement immédiat, vous alliez pouvoir donner libre cours à votre paresse et chahuter avec vos voisins.

Et, invariablement, votre dernière question était :

– Et alors, pour le déjeuner, savez-vous ce que nous avons aujourd'hui ? Ah, et puis, très important : quel vin ?

Même si, à vous entendre, Maurice Druon faisait régner sur votre assemblée une véritable terreur, vous étiez le premier à considérer que votre prestigieuse institution était sans doute la plus démocratique qu'il se pût imaginer. Jamais, me disiez-vous, des hommes (et plus tard des femmes) aussi différents de pensée, de culture, de religion, de niveau social ne s'étaient ainsi trouvés réunis. À l'Académie, il n'était plus

question de duc, d'écrivain, d'évêque. Vous étiez tous égaux. « Jamais autant de contraires n'ont cohabité ! » vous enthousiasmiez-vous. Et de me citer à titre d'exemples Lévi-Strauss et le duc de Lévis-Mirepoix, Untel et Untel... Et quand je vous demandais quel était votre contraire, à vous :

– Mon contraire, à l'Académie ? Mais j'en ai trente-neuf !

Vous ne m'avez invitée qu'une fois sous la Coupole. C'était à l'occasion de la remise du Grand Prix de l'Académie française. Je ne me souviens d'ailleurs plus du nom de l'heureux lauréat. Je me rappelle cependant la longueur des discours, dont certains étaient franchement ennuyeux. Ce jour-là – ce serait la seule fois – je vous ai vu en tenue d'apparat. Vous êtes arrivé le dernier, comme un mauvais élève. De là où je me trouvais, il me semble bien vous avoir vu dormir pendant les allocutions...

La cérémonie était suivie d'un cocktail dans le bâtiment attenant. Il fallait montrer patte blanche pour entrer. Je me souviens de mon trouble et de ma vague honte, arrivant avec en guise d'invitation officielle votre petite carte de visite sur laquelle vous aviez griffonné à l'encre bleue : « Veuillez laisser passer madame Véronique de Bure. Merci. Jean Guilton. » Je craignais en outre que ma mise modeste n'indispose le cerbère qui se tenait à l'entrée. C'était une froide journée d'automne, j'avais mis mon manteau miteux de l'époque, un vieux pardessus de laine gris aux poignets élimés et au col usé jusqu'au fil. On me laissa tout de même passer.

Je m'empressai de laisser ma pelure au vestiaire pour retrouver quelque élégance et j'étais à peu près à l'aise quand l'aboyeur tonna :

– Madame Véronique de Bure !

Une seconde, j'eus l'impression d'être un acrobate dans un cirque et que l'on venait d'annoncer mon entrée sur la piste. Je me lançai, l'air le plus détaché possible, au-devant du secrétaire perpétuel.

Je serrai la main de Maurice Druon, qui me sembla bien loin du maître terrifiant dont vous m'aviez brossé le portrait et me félicita pour la

publication des *Lettres*. Puis je me dirigeai vers le buffet où je restai un moment, une coupe de champagne à la main, à écouter Pierre-Jean Rémy plaisanter avec un autre homme en vert. J'ai oublié aujourd'hui la teneur de ses propos, mais je me rapelle avoir pensé que, pour un académicien, il était plutôt polisson et délicieusement irrévérencieux.

OceanofPDF.com

Oserais-je vous avouer que je vous trouvais un peu feignant ? Parfois, vous me demandiez un service : je devais lire un ouvrage qu'un de vos amis vous avait envoyé et vous faire, en quelque sorte, un rapport de lecture en bonne et due forme afin de lui donner « votre » point de vue sur son œuvre. Je me souviens que vous m'aviez sollicitée pour un ouvrage de Franz-Olivier Giesbert :

« Chère Véronique,

Je ne trouve pas de papier, excusez-moi. Mais rendez-moi le service de lire ce livre écrit par le patron du *Figaro* et me dire ce que vous en pensez, ce que vous me conseillez de lui répondre...

Jean Guitton. »

Je crois me rappeler qu'il s'agissait de *L'Affreux*.

C'est vrai, vous étiez paresseux.

Chaque fois que vous m'appeliez, ou que je vous appelais, vous aviez « beaucoup travaillé », jusqu'à « l'épuisement ». Il fallait que je vienne vous voir, vous m'attendiez avec impatience, j'allais être contente de vous.

J'arrivais, vous n'aviez rien fait. Alors nous parlions, de tout, longtemps, et je prenais des notes au cas où certaines de vos paroles pourraient servir pour le livre. Ou bien vous aviez un peu travaillé : sur votre bureau se trouvaient étalés trois ou quatre ouvrages dont vous étiez l'auteur, certains très anciens, d'autres encore récents. Les pages en étaient annotées, des passages entiers étaient cochés, que vous aviez l'intention de reproduire tels quels, changeant éventuellement un mot ou deux, en les collant les uns à la suite des autres.

De votre propre aveu, vous aviez passé votre vie à vous autoplagier. Et si je vous faisais remarquer que tel paragraphe reprenait mot pour mot celui imprimé page tant de tel ouvrage, vous me rétorquiez, étonné :

– Mais bien sûr que c’est la même chose ! J’ai écrit cela il y a vingt ans, et ma pensée n’a pas changé depuis lors : pourquoi voudriez-vous que je le réécrive autrement ?

Alors je me suis mise à vous imiter. Lorsque vous peinie à rédiger une lettre sur un thème donné, j’allais moi-même puiser dans vos livres précédents ce qui pouvait s’y rapporter. Au fil de mes lectures, il m’arrivait de retrouver des pages entières absolument identiques dans deux ouvrages publiés à quelques années d’intervalle. Ce qui balaya mes derniers scrupules. Je recopiais les passages susceptibles d’être repris et vous les remettais. Vous lisiez attentivement, puis vous approuviez :

– Ah oui, mais c’est tout à fait juste ! C’est exactement cela !

– Oui, c’est vous qui l’avez écrit dans...

– Ah, c’est de moi ? Eh bien parfait, très très bien, nous allons donc le mettre ici... Comment ?

J’avais appris à m’habituer à ces « comment ? » qui ponctuaient vos paroles, comme si l’on avait tenté de vous interrompre. Peut-être était-ce une attente de votre part, celle d’une réaction qui ne venait pas et que vous espériez.

En général, lorsque nous avions prévu une séance de travail, je venais chez vous avec mon dictaphone et mon ordinateur portable. Vous aimiez m’entendre taper sur le clavier. Le bruit léger de mon pianotage vous faisait penser à des gouttes d’eau claire, au clapotis très doux d’une fontaine. Aujourd’hui encore, quand je travaille sur mon ordinateur, je pense à cette image.

Nous travaillions peu, nous parlions beaucoup. Je vous rapportais régulièrement ce que nous avions fait ensemble, annoté, corrigé, avec des suggestions, des remarques. Je mettais dans la marge « Oui, excellent ! », ou bien « Très bon », ou encore « Non, vous ne pouvez pas mettre cela, ça ne passe pas », ou « Vous pourriez dire cela mieux », ou bien « Que voulez-vous dire ? », « Développez ! », ou même « À refaire ». Vous me disiez en riant que vous aviez l’impression de retourner à l’école. Mes remarques vous amusaient, mais vous en teniez presque toujours compte.

– Véronique, vous m'épuisez, vous plaigniez-vous lorsqu'il y avait un peu trop de « À revoir » ou « À refaire ». Pour moi, vous êtes un ange, oui, c'est cela, un ange. Mais vous êtes un ange terriblement (vous insistiez sur le *terriblement* en multipliant le roulement des « r ») autoritaire ! Vous êtes un tyran, un tyran angélique mais un tyran tout de même ! Vous me terrorisez !

Un jour que nous avions « beaucoup travaillé », l'après-midi tirait à sa fin. Vous veniez de m'exposer avec ardeur votre point de vue, martelant, comme toujours, la moquette rose de votre canne, interrompant régulièrement votre démonstration de l'habituel « Vous me suivez ? Est-ce que je me fais bien comprendre ? », et terminant par « Eh oui, eh oui, n'est-ce pas, c'est évident... ». Avait suivi un silence que je m'étais gardée de rompre, car souvent vous redémarriez. Alors, d'un coup, vous vous étiez rejeté en arrière et, bien calé contre le dossier de votre chaise, vous aviez soudain pris un air très las :

– Vous me tuez, Véronique, vous me tuez beaucoup, vous me tuez plusieurs fois...

Je souris :

– Vous renaissiez toujours...

– Oui, je renaissais, mais avec des blessures ! Si vous voyiez toutes les fois que vous m'avez tué, toutes les cicatrices que j'ai !

OceanofPDF.com

Il me tue une première fois.

« La fidélité est un mot que j'ignore. »

Nous venons de faire l'amour. Une fois de plus, je me suis « donnée » à lui. Depuis deux mois, je lui donne tout de moi. Je ne peux imaginer quelqu'un d'autre à sa place. Jamais. Je me réveille en pensant à lui, me couche en pensant à lui, la nuit je rêve de lui. Et il me dit ça. Comme ça, brutal, maintenant.

Je retire sa main posée sur moi, échappe à son bras qui veut me retenir. Je ne resterai pas une minute de plus. Je me douche, m'habille et file m'enfoncer dans les couloirs sombres du RER.

J'entends votre rire si caractéristique, vos petits yeux pétillent en me fixant : « Parce que vous, bien entendu, vous êtes fidèle... Eh oui, eh oui, c'est évident... Comment ? »

Oui, je suis fidèle. Je me sens fidèle. Je n'ai jamais trompé mon mari avant lui, du moins pas depuis que nous sommes mariés. Et je suis fidèle à mon amant, en pensée et en actes. Je n'aime pas les aventures, je ne suis pas une aventurière de l'amour, je n'ai toujours vécu que de vraies histoires. Quand il me dit ignorer la fidélité, lui qui a eu tant d'aventures, il me trompe déjà. Je me sens une parmi les autres. Lui sait qu'il est unique. Qu'il n'y a eu personne avant, que je n'imagine personne après. Il me tue.

Je détestais déjà Hélène et Sophie. Puis j'ai détesté Béatrice, Virginie, Marie-Laure, Sylvie, Ana, Nathalie et tant d'autres dont j'ai oublié le nom... Aujourd'hui je déteste toutes celles d'avant moi, les anonymes dont j'ignore jusqu'au prénom mais dont je sais qu'elles ont été nombreuses. Je déteste sa femme, je la déteste d'avoir su un jour se faire aimer de lui au point qu'il ait voulu partager sa vie avec elle.

Oui, c'est vrai, vous avez raison, moi aussi j'ai aimé avant lui. Moi aussi j'ai aimé au point de vouloir « faire ma vie » avec un autre. J'ai tremblé, pleuré, cessé de manger pour un autre que lui. J'ai voulu mourir pour un mot de trop, un coup de fil qui ne venait pas, un « je t'aime » qui se faisait trop attendre. Moi aussi j'ai frissonné sous d'autres baisers, d'autres caresses. J'ai cru plusieurs fois ma vie foutue pour quelques paroles malheureuses, une promesse non tenue, un serment oublié, pensé ma mort proche à la première blessure. Moi aussi j'ai eu faim d'un autre corps que le sien, au point de vouloir le posséder pour toujours. J'ai été malade quand une autre frôlait son bras, passait la main sur sa nuque avec une familiarité de propriétaire. Mais lui dans d'autres bras, lui tendre avec une autre, c'est intolérable.

Au fond, il est votre contraire. Vous étiez fidèle. Et vous l'expliquiez d'une façon qui aujourd'hui m'éclaire sur son infidélité : « Flexible, sensible, frêle et changeant en surface, je suis immobile en profondeur, fidèle aux causes, aux amis que j'ai choisis. C'est pourquoi la fidélité m'est aisée. » Lui est immobile et solide en surface, mais dans le fond de son être il est bâti sur des sables mouvants.

OceanofPDF.com

Il m'a appelée. C'est la quinzième fois ce matin. Il est capable d'appeler toutes les deux minutes. Je sens son énervement, son impatience qui monte, le rend fou. Il ne supporte pas d'attendre. Je jubile. Parfois, je laisse le combiné décroché. Je sais qu'il va réessayer. Il saura que je suis à la maison, que je ne veux pas répondre. Et je sais qu'alors il ne pense qu'à moi. Il ne peut plus travailler. C'est ma triste victoire.

OceanofPDF.com

Savez-vous qu'il se trouve très proche de vous ? Lorsque je lui raconte nos entretiens, vos paroles, votre peinture, il me dit : « C'est incroyable comme nous nous ressemblons. » Je lui ai raconté votre ictus amnésique, il y a vu une expression de sa folie. Quand il n'a plus sa tête, qu'il lui semble ne plus savoir qui il est, quand il a si peur de devenir fou. Il aime votre peinture que je lui ai montrée, votre rapport à la couleur que je lui ai expliqué. Dans ce que vous appeliez votre « insensibilité », il reconnaît la sienne. Et lui aussi avoue « un faible pour les jolies aristocrates »...

Lui est une sorte de Figaro, il plaisante de tout, même de nous, quand je fais un drame de tout. Il m'appelle « mon amour », puis éclate de rire. Le peu de mots d'amour qu'il m'offre s'en trouve gommé d'un coup, et c'est un drame. Vous ai-je déjà parlé de son rire ? Car c'est un autre trait qui, étonnamment, vous rapproche. Il partage avec vous ce petit rire sardonique, presque satanique. Quand il rit, il est le diable. Quand vous riez, et Dieu sait que nous rions souvent tous les deux, alors que vous frappez le sol de petits coups saccadés, je ne voyais plus votre canne de mortel, mais bien la fourche de l'ange déchu. Dans ces moments-là, j'avais une sensation étrange, celle que vous étiez un être double. Dualité ou duplicité ? Comment savoir ? Cela faisait partie de votre mystère.

Et lui ? Qui est-il vraiment ? Comment pourrais-je le savoir alors qu'il prétend l'ignorer lui-même ?

Lui aussi me trouve tyrannique, autoritaire. Il me voit comme une sorte de Janus. Une face d'ange, une face de démon. Il n'aime pas trop le démon, il préfère l'ange que je suis parfois, ou la diablesse que je sais être aussi.

« La femme est ambiguë, écrivez-vous, comme la vie qui est toujours double, plus haut et plus bas qu'on ne le croit. C'est pourquoi la femme habite mal dans la zone intermédiaire de l'honnête et du médiocre ; elle est sainte ou pécheresse, ange ou démon... Quoi qu'elle fasse, il faut qu'elle se voue dans le bien ou le mal. »

Vous aimiez me citer la phrase de Valéry répondant à sa petite-fille qui lui demandait la différence entre un taureau et un bœuf : « Un bœuf, c'est un taureau entré à l'Académie française. »

À l'époque, il n'y avait encore que des hommes sous la Coupole. Ce ne serait qu'en 1980 que l'Académie française accueillerait, pour la première fois, une femme. Il s'agissait de Marguerite Yourcenar, élue à l'âge de soixante-dix-sept ans au fauteuil de Roger Caillois. Je ne vous connaissais pas encore et j'ignore quelle fut votre réaction. L'académicienne mourut en 1987, elle n'avait assisté qu'à deux séances sous la Coupole... Peut-être est-ce la raison pour laquelle elle vous a si peu marqué.

Certes, vous reconnaissiez les mérites et le talent de Marguerite Yourcenar. Mais elle ne vous séduisait pas. Pour vous, elle était un confrère parmi d'autres. Une sorte de transition entre une assemblée exclusivement masculine et une assemblée mixte, qui préparait la prochaine élection d'une femme.

– Nous avons élu une femme à l'Académie, vous avez vu ? me dites-vous un jour dès mon arrivée rue de Fleurus.

Vous m'annoncez cela comme s'il s'agissait d'un événement extraordinaire. Je vous fais remarquer que c'est tout de même la troisième femme qui entre sous la Coupole.

– Ah oui, naturellement... Il y a eu, comment s'appelait-elle déjà ? Yourcenar, oui, c'est cela, Marguerite Yourcenar, bien sûr... Mais on ne peut pas dire que ce soit vraiment une femme...

Vous aimiez les femmes. Et plus encore que les femmes, peut-être, vous aimiez la féminité. Je l'ai déjà dit, vous aimiez la Femme. Et lorsque la femme était jolie, brillante et mère, vous étiez à ses pieds.

Lorsqu'en cette fin d'année 1990, elle est élue au fauteuil de Jean Mistler, le prédécesseur de votre secrétaire perpétuel Maurice Druon, Hélène Carrère d'Encausse est une « jeune » recrue : elle n'a « que » soixante et un ans, alors que Jacqueline de Romilly, deuxième femme élue à l'Institut, en a tout de même soixante-quinze à son arrivée en 1988. Hélène Carrère d'Encausse est aussi une jolie femme. Et elle est brillante.

Sa connaissance profonde de la Russie vous impressionne. En outre, elle est élégante, « toujours bien habillée », et aristocrate. Vous êtes ébloui.

Vous m'avez parlé de l'immense culture de madame Carrère d'Encausse, de sa distinction, de son élocution... mais aussi de ses tailleurs, de sa coiffure. Pourtant, vous ne me donniez pas l'impression de beaucoup regarder une femme. Après nos six années d'amitié et de rencontres régulières, je ne suis pas certaine que vous eussiez su dire la couleur de mes yeux, la longueur de mes cheveux. Vous me disiez « noire », car j'étais le plus souvent vêtue de noir. Une fois, vous m'avez fait compliment d'une écharpe que je portais, vous en aimiez la couleur. C'est tout. Un jour qu'une visiteuse s'extasiait sur ma bonne mine (je rentrais des sports d'hiver et j'étais, cette fois-ci, bel et bien noire), vous avez levé les sourcils, étonné : « Ah oui ? » Vous n'aviez rien remarqué du tout.

Ou bien vous faisiez semblant. Car vous saviez merveilleusement bien faire semblant. Vous étiez trop curieux des gens pour si peu les voir. Mais vous ne vouliez pas qu'ils se sachent vus de vous. Ainsi preniez-vous grand plaisir à les observer sur le petit écran, face à votre lit. « J'aime voir à la télévision Mitterrand, madame Veil. Ils ne savent pas que je les regarde alors que je les détaille ! Ce matin, j'ai détaillé madame Veil. J'aime beaucoup la voir. Je regarde comme elle est habillée, j'observe les mouvements de ses lèvres... »

Vous jugiez les femmes supérieures aux hommes. Est-ce pour cela que je vous ai si souvent vu timide au moment de saluer une femme, inclinant exagérément la tête dans un geste de respect pour mieux baisser les yeux ? C'était un peu théâtral. Pure comédie ? Je ne le crois pas, pourtant. Vous sembliez réellement impressionné par les femmes.

« La vie d'une femme est une aventure invraisemblable, exceptionnelle, me disiez-vous. Il n'est que d'imaginer le nombre de rôles qu'elle a joués, d'aventures qu'elle a connues, d'expériences qu'elle a faites au cours d'une seule vie. Elle est d'abord une petite fille, puis une jeune fille, une femme, elle conçoit, porte, met au monde puis élève des enfants, puis elle devient une vieille dame, puis elle meurt. La vie d'une femme est une suite de métamorphoses. Alors qu'un mâle, lui, n'a pas d'histoire comparable. Le mâle ne change pas véritablement. L'être

masculin est une espèce d'animal. Il peut être un animal célèbre, un animal pensant, mais il reste toujours un animal. »

Alors bœuf ou taureau, au fond, quelle importance...

OceanofPDF.com

Je voudrais rester avec lui, toujours. Quand il me quitte, c'est un arrachement. Des lambeaux de ma chair restent accrochés à sa peau. Je voudrais entrer en lui, être tout entière aspirée au fond de lui, me blottir tel un fœtus dans son ventre, dans son cœur, dans sa tête. Je veux l'habiter jour et nuit. Que nous devenions indissociables. Une fusion totale. Ne plus exister qu'à l'abri de lui. Alors il me semble que je trouverais enfin la paix.

Lorsque je doute de mon existence, que je me sens éparpillée, je vais me réfugier en lui. Il me fait de ses bras un abri duquel mes petits carrés ne peuvent plus s'échapper. Il me limite, me redessine, et j'aime l'image qu'il me donne. Je retrouve des contours. Je peux de nouveau avancer. Il me fait exister. Je l'aime de cet amour dont vous disiez qu'il « consiste à faire que deux solitudes se protègent, se limitent et s'honorent ». Parfois, au téléphone, quand sa voix devient rauque et se fait très tendre, enveloppante, il me semble sentir ses bras autour de moi et je m'abandonne. Mes jambes ne me portent plus, je m'appuie au chambranle de la cheminée du salon, surmontée d'un trumeau qui me renvoie mon image. J'aime me regarder dans la glace quand je suis avec lui au téléphone. Je suis radieuse. Dieu que je m'aime quand il m'aime. Quand notre union compose la plus merveilleuse mosaïque, la plus douce et la plus flamboyante, celle où ses couleurs viennent se mêler aux miennes, à la fois complémentaires et si semblables. N'avez-vous pas écrit qu'il faut à chaque aurore un soleil pour éveiller les couleurs endormies ? Lorsque je quitte ses bras, les ténèbres s'emparent à nouveau de moi et j'attends la prochaine aurore.

Il est mon soleil. Il est ma cuirasse. J'ai froid quand il s'éloigne, et quand il me lâche, je m'effondre.

On rêve d'aller en Antarctique, en Alaska, au Spitzberg. Aller voir les phoques, les éléphants de mer et les manchots. On aime le blanc. Il me dit que l'attrance pour l'infini glacé, c'est l'attrance pour la mort. Le vide. Le grand froid. Partons pour la mort ensemble mon amour. Serre-moi pour toujours. Alors nous nous aimerons à l'infini. Là où il n'y a plus de temps, y a-t-il encore des amants ?

OceanofPDF.com

On ne peut pas se passer l'un de l'autre. C'est une drogue, une dépendance, une souffrance. Les gens sentent-ils ce courant qui passe entre nous ? Quand on est ensemble, toute autre présence est une interférence. Il nous faut lutter contre nos mains aimantées que l'on maintient de force sur nos cuisses ou qu'on laisse pendre bêtement dans l'attente que l'autre tourne enfin le dos, juste un instant, le temps de se toucher, se rassurer, peau contre peau, oui je suis là, tu es toujours là.

« L'amour plénier, écrivez-vous, suppose que l'inachèvement de l'un, comme une clé bien faite, aura la forme exacte de l'inachèvement de l'autre. » Lui et moi sommes deux êtres inachevés. Deux insatisfaits, deux angoissés. À nous deux nous avons peur de tout. Du noir, du vide, de la foule, de l'avion, de l'échec, de l'orage, des virus, de vieillir, de mourir. De nous aussi, de notre histoire, où cela va-t-il nous mener ?

Nous sommes des vases communicants. Quand l'un est malheureux, il ne supporte pas le bonheur de l'autre et le lui fait payer. Nous nous déversons l'un dans l'autre, nous nourrissons de la détresse de l'autre qui nous renvoie si bien la nôtre.

Nous sommes perfectionnistes. Excessifs. Impatients. Égocentriques. Exigeants, avec les autres comme avec nous-mêmes. Nous voulons trop, toujours. De nous. Des autres. De l'autre.

OceanofPDF.com

Vous faisiez preuve d'une grande ouverture d'esprit. Je vous trouvais même parfois les idées larges. Comme, par exemple, ce jour où vous m'aviez dit, certes en riant, à propos du pape de l'époque : « Jean-Paul II est sans doute le pape qui connaît le mieux les hommes. J'ignore s'il a couché avec des femmes, mais ce serait très souhaitable ! »

À côté de cela, un rien pouvait vous choquer. Pour me montrer à quel point votre belle-sœur était « un monstre », vous me racontiez que, lors de l'insertion du faire-part de décès de votre frère Henri dans *Le Figaro*, elle avait *volontairement* omis de vous faire figurer parmi ceux qui « ont la douleur de... ».

À l'inverse, certains péchés que je croyais « mortels » paraissaient vous amuser, ou en tout cas ne guère vous choquer. Cela ne semblait pas vous émouvoir, par exemple, qu'Althusser eût, d'après vous, « trompé Hélène tous les jours » dans la dernière partie de sa vie. C'était pourtant commettre le péché d'adultère, qui n'a pas la réputation d'être véniel ! N'est-il pas l'un des sept péchés capitaux ?

« Les péchés ressemblent à des maladies, expliquez-vous à l'enfant qui vous interroge dans votre *Petit Catéchisme*. Il y a des maladies toutes petites, comme un rhume. Il y a des maladies plus graves, comme la coqueluche. Il y a des maladies qui font craindre la mort. »

Ainsi donc, en vous omettant sur un faire-part de décès, votre belle-sœur avait contracté la coqueluche. Althusser, lui, avait tout au plus le nez bouché.

D'aucuns vous disaient antisémite. L'un de vos livres était paru sous l'Occupation. Il s'agissait de votre *Journal de captivité*, publié en 1943 aux éditions Montaigne après avoir reçu l'imprimatur allemand. L'on y avait vu une preuve de votre fidélité au maréchal Pétain. Cela vous avait valu une étiquette de collaborateur ou, du moins, d'indulgence envers le régime de Vichy et, en 1946, votre radiation de l'Université pour « intelligence avec l'ennemi et aide à la propagation allemande ».

Jamais je ne vous ai entendu proférer le moindre propos haineux ni méprisant à l'encontre des Juifs. Eussiez-vous été antisémite, Bergson aurait-il fait de vous son exécuteur testamentaire ? Et Charles Ronsac, de son vrai nom Rosensweig, ancien résistant et collaborateur de *Combat* et de *Franc-Tireur*, ami et éditeur de Simon Wiesenthal, aurait-il mis un tel acharnement à vous convaincre de publier vos mémoires, demandant un livre à (je le cite) « ce grand philosophe catholique, confident de Paul VI, protecteur d'Althusser et qui discute de Dieu avec François Mitterrand » ? Après quoi, vous connaissant mieux encore, le même éditeur aurait-il insisté pour de nouveau vous faire écrire ? En aurait-il retiré une telle fierté, comme il l'exprime dans ses propres mémoires : « Je suis fier d'avoir amené à Robert Laffont André Frossard et Jean Guilton, tous deux, par surcroît, de l'Académie française. Pour un agnostique, il y a d'ailleurs quelque chose d'émouvant à travailler avec un grand croyant, plus encore si l'agnostique est juif et le croyant catholique¹ » ? Et l'homme vous serait-il resté lié ? Aurait-il assisté à votre enterrement ? Je ne le pense pas. Charles Ronsac était un homme de conviction.

– Je l'aime, disiez-vous, évoquant un proche, et pourtant, voyez-vous, il est tout le contraire de moi : il est communiste, il est franc-maçon, il est juif...

D'une manière générale, vous aimiez vos contraires. Votre amitié indéfectible pour Louis Althusser en est l'illustration.

Alors, antisémite...

Trois fois qu'il repousse nos rendez-vous. Lorsque vous avez commencé à prendre quelque distance avec moi, vous vous disiez souffrant, épuisé, c'était déjà la fin de notre histoire, et presque la fin de la vôtre. Lui s'est dit la première fois malade, la deuxième pris par une obligation professionnelle, la troisième retenu par un état général inquiétant, une période d'angoisse peu propice à une sieste crapuleuse. Chaque fois je m'étais préparée. Se préparer au plaisir, l'anticiper, l'imaginer, c'est une occupation de l'esprit, du corps et du cœur de chaque seconde qui s'écoule. Le temps semble si lent quand on s'apprête à la fusion des corps. Le renoncement qui suit l'annulation est terrible. C'est une meurtrissure de la chair, une douleur qui s'étire jusqu'au soir.

OceanofPDF.com

J'intellectualise tout, jusqu'aux sentiments. J'ai toujours pensé que mon intelligence, si souvent vantée par mes professeurs, l'emporterait sur tout et partout. Pour justifier mes actes, mes paroles, mon bon droit envers et contre tous, je ne cesse d'élaborer des suites logiques. J'interprète la moindre phrase, le moindre regard, le non-dit, l'absence, tout a un sens que, souvent, je suis seule à percevoir. Mon extralucidité supposée prend le pas sur ma lucidité et alimente ma paranoïa. Pourtant, je n'y trouve rien d'irrationnel. J'ai simplement le sentiment que mon cerveau fonctionne plus vite et mieux que celui des autres. C'est donc à eux qu'il revient de me suivre, d'emprunter le cheminement de ma pensée, et non l'inverse. Vous excelliez dans ces enchaînements de la pensée, ces déductions logiques. Descartes était un lien entre nous. Lorsque vous attrapiez une pensée dont vous vouliez dérouler le fil menant à une conclusion logique, vous fermiez les yeux et entriez dans une espèce de transe intellectuelle. J'étais fascinée. Jamais il ne me serait venu à l'esprit de vous interrompre. De toute façon, vous ne m'auriez pas entendue. Le maniement des idées vous mettait dans un état second. Après vous avoir écouté et m'être efforcée de vous suivre, j'étais moi aussi épuisée, lessivée, comme droguée.

Aux reproches qu'il me fait, j'oppose mes déductions en série. Je ne lâche pas, je l'accuse, lui envoyant à la figure mes arguments que je juge imparables, comme autant de gifles qui rendent l'atmosphère irrespirable. Sa défense est pitoyable, il revient en arrière, met à mal mes pensées qui pourtant s'emboîtent parfaitement, il ne s'en sort pas, alors il ne me laisse pas finir mes phrases, veut m'interrompre, se met à crier, je crie plus fort et je continue, il n'en peut plus et je continue, il va raccrocher et je continue, il va claquer la porte et je continue. Je suis déjà à moitié morte et je ne lâche pas, jamais, je poursuis ma logique implacable, elle s'emballe, devient folle, le rend fou. Je vais trop loin, je risque de le perdre, je le perds, je le sais et moi aussi ça me rend folle, je hurle, il hurle, on ne s'entend plus... On ne s'entend plus.

Aviez-vous perçu chez moi cette prétention qu'aujourd'hui je vous avoue, à vous qui cultiviez l'orgueil d'être modeste ? Ou bien l'admiration que je vous portais me permettait-elle de jouer mon rôle à la perfection ? N'étions-nous que deux comédiens, chacun soucieux de donner à l'autre une image qui lui agréait quitte à ce qu'elle fût fautive ? Mais n'est-ce pas le propre de la séduction ? Me trouviez-vous seulement intelligente, d'ailleurs ? Je pense que mon intellect vous était parfaitement égal. Vous vous préoccupiez peu de mon esprit, préférant vous soucier de mon âme. Seule vous importait cette communion de nos âmes que vous aviez ressentie dès ma première visite et qui vous ravissait, vous intriguait. Notre lien était irrationnel. Je ne vous ai jamais rien dit de ces douleurs qui m'agitaient pourtant déjà. De mes crises d'orgueil, de mon ego plusieurs fois blessé. Cela m'aurait paru déplacé. Et puis, dès que j'étais chez vous, je les oubliais. Votre seule présence apaisait mes démons.

OceanofPDF.com

Se cacher, toujours, partout, j'en crève. Faire semblant. Ces gens qui l'admirent, le vénèrent, et qui ne me voient pas à côté de lui. Je voudrais hurler, il est à moi, à moi, à moi ! Il m'aime. Il me fait l'amour. Il me fait jouir. Il me fait rire, il me fait pleurer, il me fait folle. Son ombre est trop large, ses ailes si lourdes écrasent les miennes. En prétendant m'éclabousser de sa lumière, il m'arrache chaque fois un peu plus de plumes. Je n'arrive plus à voler autrement que sur son dos et, de temps à autre, il lui arrive de me lâcher dans le vide. Dans quel état vais-je sortir de cette histoire ?

Je devrais tout arrêter. Stop. Au lieu de quoi je tombe, je tombe, rien ne semble pouvoir enrayer ma chute. Je vais finir en enfer. Comment vous retrouverai-je alors ?

OceanofPDF.com

Vous me parliez souvent de l'enfer. Vous déploriez qu'aujourd'hui, au catéchisme, l'on ne mentionne plus l'enfer. L'enfer existe-t-il ? Vous n'aviez naturellement pas de réponse à cela, mais vous éprouviez une crainte irraisonnée à l'idée de vous y retrouver un jour.

Quels sombres secrets receliez-vous donc pour avoir peur à ce point d'être parmi les damnés ?

Malgré l'amour infini qui vous portait vers lui, vous en vouliez à Dieu. Vous lui en vouliez d'avoir créé le monde, sachant fort bien – étant Dieu, il savait tout – que tous les hommes ne seraient pas des saints et qu'ils n'auraient donc pas tous accès au paradis.

– Moi, si j'avais été Dieu, eh bien, à partir du moment où j'aurais su qu'il allait y avoir *un seul* damné, je n'aurais pas créé le monde ! vous emballiez-vous, frappant rageusement le sol de votre canne. Je serais resté dans mes pantoufles éternelles !

Bien sûr, pour vous, l'enfer n'était pas cette fosse où Satan, armé d'une fourche, pique les damnés qui brûlent au milieu des flammes. À l'enfant avec qui vous dialoguez dans votre *Petit Catéchisme*, vous expliquez : « Dieu a promis aux bons la vie éternelle, et il a menacé ceux qui font le mal d'une manière volontaire de la mort éternelle... On appelle la mort éternelle l'Enfer, non parce que l'Enfer est dans un souterrain, mais parce que la prison souterraine est le symbole d'une vie où l'on perd Dieu pour toujours. »

Perdre Dieu pour toujours. Cela vous terrifiait.

Heureusement, il y avait Marthe. Vous lui avez consacré un livre, *Portrait de Marthe Robin*, et vous l'avez citée dans de nombreux autres. Pendant vingt-cinq ans, vous l'avez visitée, vous asseyant auprès d'elle, dans les ténèbres de sa chambre, écoutant sa voix, son rire. Vous l'admiriez, vous l'aimiez. Peut-être vouliez-vous surtout vous faire aimer d'elle.

– Marthe prenait sur elle tous les péchés des damnés, m'expliquez-vous un jour d'un ton un peu léger. Jésus devait être bien content d'avoir trouvé quelqu'un comme ça ! Et elle, elle était très contente parce qu'elle sortait les damnés de l'enfer. C'était cela, Marthe. Elle vidait l'enfer !

Vous me disiez cela d'un air réjoui, vous jubliez. Que signifiaient cette joie, ce sourire enchanté, cette exultation à l'évocation un peu simpliste de Marthe vidant l'enfer ? Aviez-vous tant de péchés dont vous débarrasser ?

Marthe vous soulageait. Elle était une assurance contre votre damnation éternelle. Un laissez-passer pour le paradis.

Y êtes-vous, au moins ?

OceanofPDF.com

Il ne veut plus qu'on se voie. Plus comme ça, plus là-bas. Il ne peut plus. La culpabilité le ronge, le dévore, l'empêche de vivre. Et puis, dit-il, ce sera mieux pour moi. Il s'en veut de m'avoir entraînée dans cette histoire.

Je m'effondre. Mes petits carrés se décollent, se séparent, se mélangent, s'entrechoquent. Dérive des sentiments, des sensations, la douleur charnelle qui s'entremêle à celle du cœur.

Continuer de vivre. Sans lui. Sans son corps. Sans ses bras. Sans ses baisers. Je ne peux pas. Je ne respire plus. J'étouffe. Je vais mourir.

Je dois comprendre, il faut que je comprenne. Ce sera mieux pour lui, pour elle, pour moi, pour tous. Je me le répète, encore et encore. Je n'y arrive pas.

Je pense à tout ce que je n'aime pas chez lui. Ses allures de cabot, ses mêmes phrases usées mille fois répétées qui d'ordinaire me lassent, ses manies qui m'agacent tant, les gens qu'il aime et que je déteste. Je revis nos disputes, mes pleurs, ses cris. Redevenons amis, comme avant. Je n'étais pas malheureuse, avant, ce devrait être facile.

Je n'étais pas la même, avant.

Je ne suis plus celle que vous avez connue, et vous n'êtes plus là pour m'y ramener.

OceanofPDF.com

Avez-vous déjà connu la culpabilité ? Vous parlez de la « culpabilité de l'inachevé en nous », de « trahison de soi, de ses convictions », et de citer en exemple « le sentiment de culpabilité d'un père qui n'a pas été le père qu'il aurait voulu être (ou une mère, une épouse, un mari) ». Vous me rassurez en écrivant que, pour Dieu, c'est au contraire la marche, le chemin parcouru qui comptent avant tout, et non « la culpabilité de l'inachevé dans nos actes ».

J'ignore ce que sera mon chemin après ça. Quel sera l'achèvement de ma vie. La marche que j'aurai effectuée aura-t-elle eu raison de ma culpabilité ? Et justifiera-t-elle que vous me donniez l'absolution ?

OceanofPDF.com

Je pleure, m'effondre, je n'ai plus d'orgueil soudain, plus d'amour-propre. Je suis malheureuse. Savoir qu'il l'est aussi n'adoucit pas mon désespoir. Je le supplie. Mais l'ange ne suffit pas à le corrompre, alors je bascule de l'autre côté, deviens tentatrice. Il ne résistera pas longtemps à l'attrait du péché dans ce désert où il a choisi de s'isoler. Je me fais chatte, aguicheuse. Je devrais respecter son choix, l'encourager à s'y tenir, l'aider, je sens sa décision si fragile. Elle l'est. Sa culpabilité le dévore, le manque de moi le ronge plus encore. Il en est malade, me le dit, désespéré : « Je ne suis plus libre, je t'ai dans la peau, tu obtiens tout ce que tu veux de moi. » J'ai eu peur pourtant, si peur. Lui aussi. Il a eu si peur que j'accepte, que je me plie à sa volonté que je sais faible. L'idée de ne peut-être plus être l'un à l'autre nous a fait si mal, elle a allumé un incendie pire encore que l'embrasement de nos débuts. Avions-nous déjà brûlé de façon si ardente ? Lorsque nous avons fait l'amour ce jour-là, il m'a semblé que c'était une question de vie ou de mort. Nous nous sommes aimés avec la violence du désespoir. Ce fut une union sauvage, sans retenue, sans pudeur.

OceanofPDF.com

Lorsque après le succès des *Lettres* je vous fis part du plaisir que j'aurais à publier d'autres académiciens, vous m'avez répondu en ces termes :

– Vous savez, les académiciens, c'est bien simple : il faut les flatter, car ils sont très nombreux et contents d'eux, et il faut leur proposer de l'argent, beaucoup d'argent. Les académiciens n'aiment rien tant que la flatterie et l'argent.

Vous avez ajouté qu'ils étaient également feignants. Cela, je m'en doutais un peu.

Vous n'étiez vous-même pas insensible aux compliments. Vous n'en étiez pas avare non plus. Pas assez, peut-être. Mais pour ce qui est de l'argent, je peux affirmer que vous n'en aviez pas grand-chose à faire. Vous n'en parliez jamais. J'avais l'impression que, chez vous, l'argent n'existait pas. Pas une seule fois durant toutes ces années, nulle part, je n'ai vu traîner une pièce de monnaie, un billet, un chéquier. Jamais je ne vous ai entendu dire que quoi que ce soit fût cher, ou bon marché. La notion même de l'argent vous paraissait totalement étrangère.

Même, et là cela pouvait devenir un peu ennuyeux, lorsque vous en deviez... Mais il suffisait alors de vous le rappeler et tout rentrait rapidement dans l'ordre. La vérité est que vous ne prêtiez pas plus attention aux factures qu'aux contrats que vous signiez.

Je me souviens de vous avoir remis en mains propres votre contrat d'auteur pour la publication des *Lettres*. Vous avez paraphé et signé sans en lire une ligne. J'aurais pu vous proposer n'importe quelle échelle de droits et nous n'avions pas discuté du montant de l'à-valoir. J'avais demandé pour vous une avance plutôt modeste. Vous n'avez pas même jeté un coup d'œil à la somme indiquée. Vous avez signé et vous m'avez aussitôt rendu les six feuillets, manifestement soulagé d'en avoir terminé avec ces détails matériels.

Le matériel semblait en effet tenir bien peu de place dans votre vie. L'appartement dont vous étiez propriétaire, certes merveilleusement situé, le balcon donnant sur le jardin du Luxembourg, était petit. Le confort y était rudimentaire. L'entretien des sanitaires était à l'évidence

limité au strict minimum et la cuisine aurait mérité un bon coup de badigeon.

Sur vous, en revanche, vous étiez très soigné. Je ne vous ai jamais vu qu'en costume, même au plus fort de l'été. Il faut dire que vous aviez toujours froid – sans doute le fait de votre âge. Pour vos costumes, vous aviez vos habitudes. Ils étaient tous faits sur mesure par votre petit tailleur turc, dont vous vous disiez très content et auquel vous vouliez absolument envoyer mon mari...

L'hiver, vos plus grosses dépenses devaient être pour le chauffage. Dans les jours les plus froids de janvier, j'arrivais d'une marche de quinze minutes le nez rougi et le corps emmitouflé sous plusieurs couches de laine. Lorsque j'entrais chez vous, je pénétrais dans un sauna. Je vous trouvais assis à votre bureau, en costume, votre foulard autour du cou. Vous aviez troqué vos souliers habituels contre des espèces d'après-ski noirs à fermeture Éclair ou des charentaises. J'ôtai mon manteau, retirais mes gants, mon écharpe et mes pulls, et je m'installais. J'avais bien du mal à tenir plusieurs heures dans cette atmosphère surchauffée et confinée. J'étais en tee-shirt et j'étouffais.

L'été, qu'il fasse vingt-deux degrés ou trente, qu'il pleuve ou que le soleil donne, vous n'ouvriez jamais les fenêtres. Parfois je vous demandais la permission d'aérer un peu, alors seulement vous tolériez l'espagnolette.

Je vous ai toujours vu en costume, donc, sauf une fois. C'était bien après la publication des *Lettres* et il n'était plus question de séances de travail. Nous nous voyions « à titre purement privé ».

C'était une fin de matinée d'hiver, vous attendiez ma visite. J'entrai (la porte était ouverte), criai : « C'est Véronique ! »

Vous étiez dans votre chambre. Et là, le plus naturellement du monde, vous m'avez reçue en pyjama. Nullement gêné, vous m'avez invitée à m'asseoir sur le lit alors que vous repreniez votre place, confortablement calé dans vos oreillers. Je remarquai un paquet de Petits Cœurs sur la table de nuit. Je vous imaginai grignotant vos biscuits devant la télévision qui se trouvait en face de votre lit.

Nous avons regardé ensemble le journal, commentant chaque nouvelle. Puis nous avons papoté une bonne heure, comme de vieux complices.

Ce fut l'une de mes dernières visites. Peu avant, vous aviez été victime d'une petite attaque. Par la suite, je vous trouvai de plus en plus las, affaibli, et ce n'était plus de la comédie. Peu à peu, j'eus peur de vous fatiguer. J'espaçai mes visites.

OceanofPDF.com

Lui, je ne l'ai jamais vu en pyjama. Il ne m'a jamais invitée à converser auprès de lui sur son lit défait. Nous n'avons pas grignoté des Petits Cœurs ensemble en regardant la télévision. Laissons cela aux vieux couples. Nous sommes condamnés à l'intimité glacée d'une chambre d'hôtel. Je ne connaîtrai jamais sa maison, l'accès m'en est interdit. Il ne veut pas que ma présence hante à jamais ses murs. Les cloisons qu'il tente d'ériger entre ses deux vies sont déjà trop perméables, elles me laissent trop souvent passer, même lorsqu'il est seul avec elle. S'il se fabriquait des souvenirs de moi dans sa propre maison, cela deviendrait invivable. Un fauteuil, un canapé, le pas d'une porte même, s'imprègnent si facilement de la présence de l'autre. Alors nous abritons nos baisers dans le secret d'un habitacle de voiture, dans la pénombre d'un parking, d'une cage d'escalier, d'une salle de cinéma. C'est le lot des couples illégitimes.

OceanofPDF.com

Je vis dans la peur. Peur qu'on nous voie. Peur qu'il me quitte. Peur que mon mari sache. Peur que ça s'arrête. Peur que ça ne s'arrête jamais.

Avec vous j'ai connu mes très rares moments de paix, de sérénité. Vous aviez le don de faire disparaître mes angoisses. Votre compagnie me projetait hors du temps, presque hors du siècle. Nous vivions une espèce de parenthèse intemporelle. Je me suis toujours sentie bien avec vous. Si nous allions quelque part ensemble, je me sentais sûre de moi, sûre de mon rôle auprès de vous, valorisée.

Avec lui, je ne sais jamais qui je suis, où me situer.

Frêle et pâle, vous étiez pourtant pour moi un roc, une protection plus sûre que celle d'un garde du corps. Vous me faisiez exister, quand lui me fait douter de ma réalité. Il faut qu'il me serre contre lui pour que j'existe à son côté. Il suffisait que vous attrapiez mon bras et j'étais une princesse.

OceanofPDF.com

Peut-on aimer l'autre et lui en vouloir pourtant ? Lui en vouloir de m'avoir changée. D'avoir révélé ma face la plus sombre. La face hautaine, égoïste, intolérante, prétentieuse. Depuis lui, ma vie simple m'apparaît terne. Les gens qui m'entourent, ma famille, mes amis, ont perdu leurs couleurs. Je suis agacée, impatiente. Mes valeurs s'effondrent. L'épouse fidèle, épanouie dans son foyer, est désormais ennuyeuse, insipide, comment peut-elle se contenter de ça ? Plus que jamais je méprise le sot, me détourne de l'inculte, déconsidère l'ordinaire. Je m'affirme et me revendique dans ce que j'ai de plus exécrable. En rabaissant les autres, je crois me grandir. Illusion pitoyable. Quand il me fait du mal, ceux qui s'acharnent à me ramasser me voient sans fard, blême et chiffonnée. J'ai perdu ma fraîcheur.

OceanofPDF.com

Il n'aime pas quand je sors. Il n'aime pas quand je quitte Paris. Il n'aime pas quand je pars en famille. Il n'aime pas quand on me regarde. Il n'aime pas quand je vais dans les cocktails. Il n'aime pas quand un homme intelligent m'invite à déjeuner. Il n'aime pas quand mon psy me dit que je suis jolie. Il n'aime pas quand je m'amuse, que je virevolte, que je papillonne.

Il n'a pas peur des hommes beaux, il redoute les hommes brillants et cultivés. Quand je lui rapporte avoir rencontré un homme intéressant, il semble d'abord un peu surpris qu'il puisse en exister un autre que lui. Puis il me pose un tas de questions, auxquelles je réponds volontiers. Si je m'enthousiasme un peu trop, il s'assombrit. Puis c'est toujours pareil : il se tait, prend l'air contrarié. Alors j'en rajoute un peu, je guette ses réactions. Il regarde fixement devant lui. Ne parle plus. J'ai gagné. Il est jaloux.

Qui sait s'il n'aurait pas pris ombrage de notre relation ?

OceanofPDF.com

Quand je suis malheureuse, il s'efforce de me faire rire. Mes accès de désespoir le dopent. Le voilà Zorro, je n'ai rien à craindre, il accourt pour me sauver. Quand je suis heureuse, il est inquiet. Il a peur que je n'aie plus besoin de lui. Se sent inutile. Alors il me donne un coup de griffe. Juste de quoi me déstabiliser un peu, fêler mon bonheur fragile.

Quand ça ne va pas, il m'arrive de repenser à vous. Lorsque j'étais triste, vous souffriez avec moi, vous vous donniez un mal fou pour que cesse ma peine et vous trouviez toujours les mots qui me faisaient du bien. Quand j'étais heureuse, vous vous réjouissiez.

Le véritable amour n'est pas toujours fait de chair et de sang.

OceanofPDF.com

Il me fait rire, il me fait pleurer aussi, souvent. Dans mes larmes se mêlent la rage, la révolte, la peur d'être découverte, la culpabilité sans doute, même si je refuse de la voir, que je la retiens, le désespoir quand je doute de lui, quand il continue de me refuser ces mots que j'attends si fort. Je pleure de plaisir aussi, parfois. J'ai appris cela avec lui. Je savais que l'on pouvait pleurer de joie, j'ignorais que l'on pût pleurer de plaisir.

Je vous ai déjà vu pleurer. Vous qui vous disiez insensible, vous étiez capable d'émotion. Vous étiez un être émotif. Vos yeux rougis, vos larmes dans ces moments-là me bouleversaient plus que tout. Combien de fois m'avez-vous appelée au secours parce que l'un de vos parents vous avait peiné, s'était « mal conduit » avec vous ? Je vous trouvais alors dans un état d'extrême agitation. Vous vous disiez mal aimé, ignoré, humilié par votre famille. Votre belle-sœur surtout, l'épouse d'Henri, votre frère tant aimé, celle que vous surnommiez « le dragon » semblait vous terroriser. Dans cette terreur, quelle était la part de la sincérité et celle de la comédie ?

Je vous ai vu pleurer une autre fois, pour de tout autres raisons que familiales – je n'ose les appeler sentimentales. C'était au lendemain de ce que vous m'aviez décrit comme votre « ictus amnésique ». Vous aviez, dirions-nous aujourd'hui, « disjoncté », le temps de quelques heures. Quelques heures terribles pour vous, où vous aviez déliré, niant votre foi, prétendant ne croire ni à Dieu ni au diable. Cet épisode vous avait profondément marqué. Depuis si longtemps refoulés, tous vos doutes étaient remontés à la surface, libérés par votre état de semi-coma. Les larmes aux yeux, vous me disiez votre honte d'être apparu ainsi devant le médecin et les quelques amis qui vous avaient visité. Je me souviens de votre terreur : ce sentiment de ne plus savoir qui vous étiez, à quoi vous croyiez, cette impression d'être double et de ne plus savoir lequel des deux Jean Guilton était le vrai.

C'était sur vous-même que vous pleuriez.

Par essence, ma relation avec lui me destine à la tristesse, la mélancolie, l'insatisfaction, la jalousie, la rancune. De l'amant on pourrait dire, comme vous l'écrivez, personnifiant le monde moderne : « Il ne l'a aimée et libérée qu'à moitié. Et rien n'est pire pour un être facilement angoissé que de s'arrêter ainsi à mi-chemin. »

OceanofPDF.com

Avez-vous déjà éprouvé de la haine ? Je ne le crois pas. Même votre belle-sœur, « le dragon », vous ne la haïssiez pas. Elle était un terrible rempart entre votre frère et vous, elle vous faisait souffrir, pourtant, cette souffrance, vous ne la convertissiez pas en haine. Elle restait à sa place, une douleur sincère et vive. Ma souffrance à moi déborde les frontières du cœur. Elle malmène mon ego ; c'est une affaire d'orgueil et d'amour-propre.

Je n'existe qu'à travers lui. Quand il ne me voit plus, ou que son regard sur moi change, qu'il ne me comprend plus, quand il se détourne, je sens le vide sous mes pieds. Je me sens niée. Et je le hais. Je le hais de m'avoir ôté ma liberté d'aller respirer ailleurs. Mon air est vicié, je suis en apnée, comme asphyxiée. J'exprime ma haine avec une violence incontrôlable, mais dans mon corps le besoin de lui est là, toujours, cruel et qui m'étouffe.

OceanofPDF.com

Il est en vacances. Encore. Loin de moi. Il appelle tous les jours, il va venir, prendre un train, on va se voir, il promet. Quand ? Il ne sait pas, il me rappelle, il va venir. J'attends, je passe mes jours à attendre, je n'ose pas repartir à la campagne, je dois rester à Paris, encore quelques jours, oui, maman rentre bientôt, amuse-toi bien chez bonne-maman mon chéri. Je n'en peux plus, je ne sais que faire de mes journées, j'étouffe dans la fournaise parisienne de fin juillet. Je ne devrais pas être là. Je suis désagréable à la maison, quand mon mari rentre le soir je suis odieuse. Mon couple vacille. Par son absence, il prend toute la place. Le merveilleux équilibre qui me tient debout depuis un peu plus d'un an se rompt. Je vais fiche ma vie en l'air. Pour quoi, pour qui ? Dans quelle histoire me suis-je mise ? Je ne suis plus libre. Plus libre d'aimer mon mari, plus libre de rejoindre mon enfant en vacances, et ces chaînes qui me paraissaient si légères me sont désormais plus lourdes à traîner que tous les boulets du monde. En vaut-il vraiment la peine, lui qui ne viendra pas ? Est-ce que je l'aime assez pour commencer à le détester ?

OceanofPDF.com

Aujourd'hui, je l'ai trompé. Mon mari a pris un jour de vacances, comme ça, en plein milieu de semaine. Nous passons une journée délicieuse. L'après-midi, nous nous aimons comme un couple illégitime, entre cinq et sept. Je suis heureuse. Il m'appelle. Il me dérange. Je lui dis que je ne suis pas seule. Lui explique. L'idée ne lui plaît pas. En quel honneur cette journée en amoureux avec mon mari, me demande-t-il sur le ton du reproche. Il me l'avouera le lendemain, piteusement : « Voilà que je suis jaloux de ton mari, maintenant... »

OceanofPDF.com

Il est des amours sur lesquels on peut bâtir un projet de vie. Des amours solides et raisonnables qui font un socle résistant et ferme sur lequel peuvent s'ériger des fondations, puis de nombreux étages sans que l'édifice s'écroule à la moindre fissure. Le nôtre n'est pas de ceux-là. Construire un avenir sur notre histoire serait suicidaire. Nos sentiments sont trop violents. On ne construit pas une vie sur des portes qui claquent, des tornades et des tremblements de terre. Ces choses-là sont supportables en terre étrangère, pas dans le pays où nous élisons domicile, et nous sommes tous les deux trop couards pour nous expatrier. Lui comme moi avons besoin de nous appuyer sur du stable, du connu. Nous avons choisi pour tenir nos fêlures des tuteurs résistant aux cyclones, des tiges d'acier inoxydable qui essuient les orages et nous gardent debout le temps que se colmatent nos fissures, des roseaux qui se courbent sous l'effet de nos colères mais ne cassent jamais. Qui nous ramassent, nous recollent, nous rassurent quand la folie de l'autre nous abîme et nous effraie. Lui et moi, c'est un beau voyage. Ce ne sera jamais davantage.

Alors à quoi bon ? À quoi bon ces crises, ces larmes, ces orages ? À quoi bon ces réconciliations passionnées, ces retrouvailles bouleversées ? À quoi bon nos osmose ? À quoi bon ces risques que nous prenons d'être un jour découverts ? À quoi bon ces heures à s'attendre, à s'espérer ? À quoi bon nos impatiences et nos serments ? À quoi bon ces rêves d'impossible ? Puisque tout cela ne nous mènera nulle part. Puisque nous ne vivrons jamais tous les deux. Puisque nous sommes condamnés à ne jamais partager que des moments volés, des caresses interdites. À demeurer des malfaiteurs, des clandestins cachés dans les soutes de l'amour.

J'ai commencé à espacer mes appels. De plus en plus souvent, je tombais sur votre secrétaire. Au bout de quelques paroles échangées avec vous, vous me disiez combien vous étiez fatigué, malade. Je me rappelais l'époque où vous prétextiez cela pour écourter la conversation avec un raseur. J'espérais que, là, ce n'était plus de la comédie. Pas avec moi.

Si je m'excusais alors, craignant de vous déranger, vous me disiez toujours :

– Véronique, vous savez bien que vous ne me dérangerez jamais, que je pense toujours à vous, que notre rencontre est unique... Vous savez la place que vous occupez dans mon cœur.

Pourquoi avais-je le sentiment que le cœur, justement, n'y était plus ?

OceanofPDF.com

Je le sens de plus en plus absent. Le sentiment insidieux qu'il s'éloigne me broie. Il m'appelle toujours chaque jour, me dit encore des mots tendres, pris sans doute par une habitude qui s'est installée, une sorte de rituel qui peut-être le rassure, des coups de fil calmes, sans passion, quelques minutes à peine... pour s'assurer de m'avoir encore un peu dans son lit, quand le besoin, de plus en plus rare, s'en fait sentir ? Je suis sur la défensive. Et s'il insiste encore pour passer des moments intimes avec moi et s'attache à vaincre ma réserve, dès que nous nous trouvons au milieu d'autres il semble ne plus me voir. Il ne me connaît plus. Au début de notre histoire, il ne me quittait pas d'un pas, aimait m'avoir à son côté, demeurant tout près de moi. Il est loin le temps où l'on s'interrogeait : « S'aiment-ils ? Ont-ils une histoire ? », tant notre complicité crevait les regards. Aujourd'hui, ses nouveaux amis ne savent rien de cette femme qu'ils imaginent au mieux comme une vague relation, au pire comme une étrangère. Et quand nous les croisons, au hasard d'un cocktail, il ne me présente pas. Ou si mal. En façade, je m'amuse, j'accueille les compliments de l'un, les avances de l'autre, dans l'espoir qu'un peu de jalousie ranime un feu que je sens moribond. Mais pour cela il faudrait que ses yeux se posent un instant sur moi, sur cette main qui enveloppe mon épaule, ce bras qui m'attire plus près, ces mots taquins murmurés au creux de mon oreille. Ses yeux ne me cherchent plus, ils sont happés par de nouveaux visages, de nouvelles groupies. Je ne sais plus où me mettre, que faire de moi, de son indifférence croissante, de ma souffrance que je peine à analyser. Blessure d'amour ou douleur d'amour-propre, je ne sais pas. Je ne sais plus. Je ne suis plus sûre de l'aimer. Rien n'est plus comme avant.

Il faudrait savoir arrêter une histoire avant qu'elle se gâche.

OceanofPDF.com

Il fait très beau en cette fin d'octobre. Il m'appelle, il voudrait me voir, passer un moment avec moi, que nous allions nous promener, profiter du soleil dans un endroit tranquille, un joli jardin. Il est d'humeur tendre. Je lui propose le petit jardin de Babylone.

Nous allons nous asseoir sur un banc un peu à l'écart. Il y a peu de monde en ce début d'après-midi. Quelques jeunes enfants s'amuse sagement sous l'œil attentif de leur mère ou de leur nounou. Sur la pelouse, derrière notre banc, un grand-père joue au foot avec son petit-fils.

Nous parlons, assis tout près l'un de l'autre. Il m'embrasse doucement, plusieurs fois. Sur notre banc, nous devons ressembler à deux vieux adolescents. Il me dit, songeur, que nous aurions pu être mari et femme. Je lui aurais fait un bébé, à lui qui n'a jamais eu d'enfants. Une fois déjà, nous avons parlé de ça, de ce bébé que j'aurais pu lui donner, dans une autre vie. C'est la seule fois que je l'ai vu les yeux humides. « Arrête, ne dis pas ça », m'avait-il dit dans un souffle, serrant ma main à la broyer.

Puis il a voulu m'offrir un thé. Nous sommes allés au Tea Caddy, le plus vieux salon de Paris, près de l'église Saint-Julien-le-Pauvre, en plein quartier Latin. Nous avons partagé une part de tarte aux quetsches. Nous étions seuls dans ce cocon feutré à l'odeur de thé et de gâteau tout chaud.

Le temps semblait suspendu. Nos gestes étaient au ralenti, nos mots presque chuchotés, nos silences pleins de ce regain de tendresse. Comme à nos débuts, nos regards peinaient à se détacher.

Une dernière fois peut-être, il redonne des couleurs à notre histoire qui s'achève. Nous sommes à l'automne de notre amour, une sorte d'été indien. Notre fin est douce.

Il faut arrêter pourtant. Que cette histoire cesse. Je suis fatiguée, abîmée.

Nous ne nous verrons plus.

Le corps finira par oublier, le cœur par se lasser, à moins que ce ne soit l'inverse.

À l'adolescence, mes plus gros chagrins disparaissaient toujours brutalement. Après avoir pleuré des nuits entières sur un garçon, je me réveillais un matin le cœur léger ; c'était fini, j'étais libérée.

OceanofPDF.com

Les derniers mois de votre longue vie, je cessai de vous appeler. La semaine précédant votre ultime départ, vous étiez hospitalisé au Val-de-Grâce, à deux minutes de chez moi. Je l'ignorais. Quelques jours plus tard, c'est la radio qui m'apprit que c'était fini.

L'avant-veille de votre enterrement, j'eus Bernard Billaud au téléphone, très frappé. Avec émotion, il me dit toute l'affection que, toujours, vous m'aviez gardée, parlant encore souvent de moi. De nous.

Jusqu'à la fin.

OceanofPDF.com

Il appelle, rappelle, laisse des messages. Demain sans doute, il essaiera encore, et après-demain.

Je laisse sonner.

Cette fois, c'est décidé. Je ne répondrai plus.

OceanofPDF.com

« J'ai la certitude que je vais devenir folle : je sens que nous ne pourrons pas supporter encore une de ces périodes terribles. Je sens que je ne m'en remettrai pas cette fois-ci... Alors je fais ce qui semble être la meilleure chose à faire. Tu m'as donné le plus grand bonheur possible... Je ne peux plus lutter, je sais que je gâche ta vie. »

C'est la lettre que Virginia Woolf a laissée à son mari, un jour de 1941, avant de se jeter dans la rivière les poches lestées de cailloux.

Lequel de nous deux a suicidé l'autre ? Moi en te quittant, ou toi en me poussant à te quitter ?

OceanofPDF.com

Nous avons tous un jardin secret. Notre histoire, à vous et moi, est de celles que je peux écrire et donner à lire, même si personne ne percera jamais le mystère de notre lien. Que faire de l'autre histoire, que je viens de vous confier ?

Je sais que votre oreille restera toujours attentive à mes confidences. « Les confidences soulagent, écrivez-vous, mais il faut savoir choisir. Le confident est comme une cachette où l'on dépose un trésor, fût-il douloureux. » Je vous ai livré un pan de ma vie que jamais je n'ai révélé à personne. Et vous seul savez combien ce trésor est douloureux.

« Si la confession, cette confidence du mal, peut être faite à un homme, écrivez-vous encore, c'est à un homme placé dans une attitude divine et maternelle, connaissant d'avance "ce qui est dans l'homme", capable de "porter les péchés du monde". » Qui, mieux que vous, pourrait être apte à entendre mon péché ? De là où vous êtes, si Dieu existe, n'êtes-vous pas le mieux placé pour intercéder pour moi ?

Vous voici donc devenu mon confesseur. Je vous parle de l'autre côté de la grille du temps. Je suis agenouillée dans l'éphémère, vous demeurez silencieux dans votre éternité. Votre silence m'apaise. Dans mon chagrin, le souvenir que j'ai de nos échanges illumine ma solitude. Au temps de nos confidences, vos paroles me rassérénaient. Aujourd'hui votre silence me console. « Consoler quelqu'un, cela ne consiste pas à lui parler ; cela peut consister à se taire avec lui, à cheminer avec lui en silence. Dans ce domaine, les paroles qu'on retient sur le bord des lèvres parlent plus clairement que celles qu'on dit. » Vous hochez la tête : « Eh oui, eh oui, bien sûr, cela est tout à fait juste... » Et de même que vous m'aviez dit quelques années plus tôt : « Eh bien, Véronique, je vais vous convertir ! », je vous entends vous lancer ce nouveau défi :

– Eh bien, Véronique, je vais vous consoler !

J'en arrive au terme de cette longue confession.

Je repense à notre toute première rencontre. Tant de temps a passé...

J'étais alors une inconnue pour vous ; à présent que je vous ai ouvert mon cœur, il n'est plus rien de moi que vous ignoriez. Vous savez ce que vous appelez *l'essentiel*.

Je retrouve dans votre autobiographie cette confidence : « Lorsque je reçois un inconnu, je devine tout ce qu'il pourrait me dire. Il a l'impression que je ne l'écoute pas, ce qui est faux puisque je porte sur lui une attention totale, intime, cherchant à plonger dans son essence, à découvrir son mystère éternel. »

Aviez-vous percé mon mystère éternel ce jour d'octobre 1990 ?

Finalement, et d'où vous vous trouvez, sans doute me connaissez-vous mieux que je ne me connais moi-même...

OceanofPDF.com

« Allons ! Au revoir, Véronique, revenez me voir... »

Ainsi terminiez-vous la plupart de nos entretiens.

Parfois, il me semble vous entendre frapper la Terre de votre canne céleste. Que tentez-vous donc de défendre encore auprès du bon Dieu, des anges, de saint Pierre ou de saint Paul ?

Plaidez-vous la cause de Louis, l'ami de toujours ?

Avez-vous retrouvé Bergson ? Êtes-vous devenu l'intime de Pascal ? Et de Teilhard de Chardin ?

Avez-vous enfin rencontré Proust ?

Et qu'est devenue Colette, votre amour d'enfance, que vous aviez épousée aux douze coups de minuit, une douce nuit d'avril, dans votre septième année ?

Oui, bien sûr, je reviendrai vous voir. Mais là où vous êtes il n'y a plus ni jour ni nuit, ni passé ni futur, ni heures ni minutes qui s'étirent péniblement. Chaque seconde est éternelle. Là où vous êtes, le temps n'existe plus. Alors, avant de m'accueillir dans votre éternité, me permettez-vous de prendre encore un peu le mien ?...

– Comment ?

¹ *Trois noms pour une vie*, Robert Laffont, 1988.

OceanofPDF.com

Épilogue

Je rentre à la maison. Je suis seule. Je prépare un bon dîner, mets au frais une bouteille de côtes-de-provence, le vin doux de nos vacances. J'ai acheté des fleurs. Je prends un bain parfumé, lave mes cheveux. Je mets la robe qu'il m'a offerte pour Noël, les bottes qu'il aime. J'ai fait du feu dans la cheminée. Je me sens bien, en paix avec moi-même. Je l'attends.

Me voilà entrée dans cette seconde phase de l'amour, lorsque l'amour conjugal, « devenu sentiment, se loge moins dans le corps qu'à la couture de l'âme et du corps », écrivez-vous dans *Une femme dans la maison*.

Alors, concluez-vous, « se tissent des liens nouveaux, une nouvelle et réciproque estime. L'amour refleurit. Y aurait-il quelque chose à pardonner que ce serait un nouveau lien. »

OceanofPDF.com

Véronique
de Bure

Une confession



ROMAN
Stock

OceanofPDF.com